

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 376.—SAMEDI, 18 JUILLET 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



S. E. MGR ROTELLI, PRO-NONCE APOSTOLIQUE A. PARIS, RÉCEMMENT NOMMÉ CARDINAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 JUILLET 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—A nos lecteurs. —Entre-Nous, par Léon Ledieu. —Disgracieux, par Jules Saint-Elme. —Bibliographie, par J. S. E. —Poésie : Peines d'amour (chanson), par Frid-Olin. —Nouvelle : Un ami, par F. de Nocé. —En Russie. —Cueillettes et glanures : A Ogdensburg, Etat de New-York, par Jules Saint-Elme. —Les derniers survivants, par J. S. E. —Lettres d'une parisienne, par Jeanne d'Issalat. —La langue micmaque, par Pierre-Georges Roy. —Mgr Rotelli. —Les idées de mr vieille tante. —Feuilleton : Fleur-de-Mai, par Georges Pradel. —Nouvelles à la main.

GRAVURES.—Portrait de Son Eminence Mgr Rotelli, récemment nommé cardinal. —Les derniers survivants (double page).

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS A NOS LECTEURS

Toujours désireux d'être agréable à ses nombreux lecteurs LE MONDE ILLUSTRÉ s'empresse de saisir chacune des occasions qu'il peut en avoir. Il a pensé atteindre ce but en s'assurant la primeur d'un nouveau roman canadien, absolument inédit, pour l'offrir à son public. Dans le numéro du 1er août prochain il commencera donc la publication de UN AMOUR SOUS LES FRIMAS, dû à la plume de M. LOUIS TESSON, c'est à dire Louis de Saintes, un des collaborateurs les plus aimés des lecteurs.

C'est un charmant récit, agrémenté d'une délicate intrigue et que chacun suivra avec le plus vif intérêt, la réputation de l'auteur en est une sûre garantie.

A la suite du roman de M. Tesson, LE MONDE ILLUSTRÉ publiera un récit de voyage canadien, accompagné d'illustrations splendides : DOUZE CENTS MILLES EN CANOT D'ECORCE, par le révérend M. J. B. PROULX, vice-recteur de l'Université Laval à Montréal. Le succès qu'a obtenu auprès des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ un premier récit de voyage, fait par cette magique plume que tient le révérend M. Proulx, a encouragé la direction à entreprendre la publication de ce nouvel ouvrage du savant abbé.

LE MONDE ILLUSTRÉ publiera aussi un bon nombre de récits et nouvelles du pays ou de l'étranger, complètement inédits, des articles de variétés, chroniques, etc. Il a droit de compter sur l'encouragement et les sympathies du public qui devra lui être reconnaissant des efforts qu'il fait pour l'intéresser.

LA DIRECTION.

ENTRE-NOUS



I l'on en croyait les journaux, il se passerait des choses étranges à Montréal et à Sainte-Cunégonde.

Dans cette dernière localité, qui est une sorte de faubourg de Montréal malgré son nom de cité, une petite fille de huit ans guérit une foule de maladies en passant simplement une plume sur le

siège du mal.

C'est du moins ce que l'on a imprimé, mais en pareille matière je suis tout aussi sceptique que le fut saint Thomas.

Brueys dit quelque part : " Chaque matin on voit éclore à Paris un nouveau guérisseur ", et, plus on voyage, plus on voit que c'est partout la même chose.

Il n'existe en effet aucun pays où l'on ne voit apparaître tout à coup certaines gens possédant, d'après elles, le don de guérir, et aussitôt, on voit leur porte assiégée par nombre de souffreteux qui, les uns par confiance aveugle, les autres conduits par une espérance vague, se décident à aller voir le guérisseur nouveau.

Celui-ci fait généralement de bonnes affaires en peu de temps, puis, sa vogue s'affaiblit, disparaît et il retombe dans l'obscurité, à moins que la justice ne s'en mêle et ne l'envoie en prison songer au néant des grandeurs et de la gloire.

Je me souviens parfaitement avoir vu un exemple de ce genre, en 1868, dans la personne de Henri Jacob, connu généralement sous le nom de " le Zouave Jacob. "

Cet individu était musicien aux zouaves de la garde à Paris, quand il devint tout à coup célèbre.

Son système était très simple, il guérissait les malades par la puissance de sa volonté, et bientôt sa vogue devint si grande qu'il quitta le régiment pour ouvrir à Saint-Ouen un cabinet de consultations.

Il faisait des miracles ; à son ordre les paralitiques marchaient, les rhumatisants étaient subitement guéris, toutes les maladies nerveuses disparaissaient.

* * Un auteur a dit que chaque homme est toujours un peu de Tarascon, c'est-à-dire un peu menteur et crédule.

Vous connaissez l'histoire de ce méridional qui prouve jusqu'à quel point on peut se monter la tête.

Ce brave enfant du midi revenait de Marseille à Arles, sa ville natale.

A son retour on lui demande ce qu'il a vu de nouveau dans son voyage.

—Une chose bien extraordinaire, dit-il.

—Et quoi donc ?

—Une sardine, si grosse, si grosse qu'elle bouche tout le port de Marseille

La nouvelle se répand dans la ville et voilà tous mes Arlésiens qui se précipitent vers la gare, pour aller à Marseille, voir cette sardine si grosse, si grosse, qu'elle...

L'auteur de tout ce mouvement se frotte les mains de contentement, mais emballé bientôt par le brouhaha que cause sa nouvelle, voyant tous ses concitoyens partir, il ne peut plus y tenir, court à la gare et part, en se disant :

—Té, c'est peut-être vrai, tout de même.

* * L'humanité est ainsi faite qu'elle croit le plus facilement aux choses les plus invraisemblables, et pour en revenir au zouave Jacob, nombre de gens sérieux, après avoir commencé par hausser les épaules en entendant parler de ses cures merveilleuses, finissaient par se dire :

—Au fait, c'est peut-être vrai tout de même qu'il guérit, ce gaillard-là. Si j'allais le voir ? Dans tous les cas, s'il ne me fait pas de bien, il ne me fera pas de mal.

Et le cabinet du zouave Jacob ne désemplissait pas.

Un vieux soldat, le maréchal Canrobert lui-même, suivit le mouvement et voyant que les médecins ne le guérissaient pas de ses rhumatismes, il se décida à aller voir le charlatan, qui ne lui fit ni bien ni mal.

Enfin, il réussit à casser le bras d'une vieille femme, et eut beaucoup de mal à se tirer des griffes de la justice.

Depuis cette époque il vit de ses rentes, rentes qu'il a acquises en guérissant gratuitement, car ce fumiste ne demandait rien pour ce qu'il appelait ses soins, mais il vous vendait sa photographie très cher. C'était un moyen assez grossier de tourner la loi et d'éviter de mettre les pieds dans le code pénal

Ce zouave, musicien et charlatan, qui exploitait la bêtise humaine toujours inépuisable n'a pas été le dernier des guérisseurs à Paris, car on voit tous les jours des procès qui prouvent que d'autres ont repris ce genre d'affaires.

La pauvre enfant de Ste Cunégonde est, je le crois bien, tout à fait irresponsable du rôle qu'on lui fait jouer, mais ce qu'il y a de curieux c'est d'entendre un tas de bêtises vous dire très sérieusement :

—Enfin, monsieur, vous êtes libre de ne pas y croire, mais nous, qui avons vu, c'est autre chose. Et puis, pourquoi ne pourrait-elle pas guérir ?

Etc. etc... toutes les rengaines connues.

Impossible de raisonner avec des gens de ce calibre là.

* * A Montréal, on semble crier aussi au miracle parce qu'un individu a trouvé une pierre qui l'a brûlé.

Mais ceci n'a rien d'extraordinaire. Tous les caustiques produisent cet effet là.

Prenez un morceau de chaux dans votre main, jetez de l'eau dessus et vous verrez si vous n'éprouvez pas aussitôt la sensation d'une vive brûlure.

Mais non, au lieu de chercher une explication naturelle, scientifique, les ignorants croient tout de suite au merveilleux.

A la baie des Sept Iles, un vieux sauvage, le père Dominique, m'a affirmé qu'il avait vu une pierre jaune comme de l'or qui brûlait toujours sans jamais se consumer. On l'éteignait en soufflant et on la rallumait comme on allume un morceau de bois.

Il est vrai que le père Dominique n'a jamais dit un mot de vrai de sa vie et qu'il est renommé pour être plus menteur qu'un orateur politique.

* * On chante toujours en France, ce beau pays du travail et de la gaité.

Je viens de lire une des dernières chansons de Jules Jouy ; c'est quelque chose de très original, sans aucune prétention, une sorte de vaste familiarité, mais qui est très drôle.

LES GARDIENS DE LA PAIX

Sur l'air des Canards

Par Jules Jouy

Quand les sergots s'en vont par un,
C'est qu'ils n'ont pas avec quelqu'un ;
Pour mieux inspecter, pour mieux voir,
A la même place jusqu'au soir,
I's restent plantés su' l'trottoir.

Quand les sergots s'en vont par deux,
C'est qu'ils ont à causer entre eux ;
L'un dit : " Moi j'ai pour Victor. "
L'autre dit : " Moi je suis pour Chambord, "
" C'est regrettable qu'il soit mort. "

Quand les sergots s'en vont par trois,
I'sont habillés en bourgeois,
Et ça les déguise si tellement,
Que sous ce nouveau vêtement,
On les r'connait immédiatement.

Et cela continue : Quand les sergots s'en vont par quatre, c'est pour mieux voir les poivrots se battre, etc. ; Quand les sergots s'en vont par cinq, c'est pour prendre des petits verres sur le zinc ! etc.

Quand les sergots s'en vont par six
L'bourgeois s'dit : " C'est des anarchiss !
" Qu'est-c'qui va s'passer, Dieu du ciel !
" V'là c'te vieill' foll' de Louis' Michel
" Qui va r'monter sur son échell' ! "

Quand les sergots s'en vont en tas
C'est qu'ça leur plaît, ça n'vous r'garde pas,
Dans la rue n'mettez pas les pieds
Car pour fair' peur aux émeutiers,
L'tapent sur la tête des rentiers.
Troulala, etc.
Circulez.

C'est, à coup, sûr encore moins inepte que : *En rev'nant de la revue.*

* * L'empereur d'Allemagne a la manie de la locomotion.

Le voilà qui va revenir encore en Angleterre, où l'on trouve qu'il vient trop souvent et la vieille reine sa grand'mère, qui est très économe, comme on le sait, est d'avis que son petit fils lui coûte cher.

Les journaux anglais qui annoncent sa prochaine arrivée parlent des précautions extraordinaires qui ont été prises pour veiller sur la vie de cet idiot couronné.

Londres est remplie de mouchards, d'espions, d'agents de police.

* * A part son enfant guérisseur et sa pierre de feu, Montréal possède un autre genre de curiosité.

Ce sont les sociétés—je ne sais trop leur nom—ayant pour but d'empêcher les hôteliers d'obtenir leur licence ou de faire tous les efforts possibles pour leur causer tous les ennuis imaginables.

Il s'est même passé à ce sujet des scènes très amusantes, dans lesquelles les juges prenaient presque la défense des défenseurs, et ce, avec justice.

Les magistrats, commissaires des licences, comprennent en effet que la loi, si stricte littéralement qu'elle soit, n'a eu qu'un but, celui de protéger la société, et non de satisfaire le fanatisme de quelques individus dont le passé est parfois légèrement nébuleux.

Ce que la loi veut réprimer ce sont les abus, et les pauvres détraqués qui proposent des mesures extrêmes avec les meilleures intentions, je veux bien l'admettre un instant, mais pas plus, sont les premiers à commettre un abus.

On trouve de ces gens là dans toutes les nations, quelle que soit leur croyance religieuse, et ils sont justement les pires ennemis de la religion à laquelle ils font mine d'appartenir, car leurs intentions excessives commencent par agacer et finissent par faire fuir leur église.

Nous vivons dans un pays où certains individus prétendent monopoliser les bons principes et la morale, et ce serait là un grand danger, si la raison populaire ne versait pas quelques grains d'héliobore dans la coupe de ces accapareurs.

Les Anglais en ont un certain nombre ; mais il ne faut pas oublier que nous avons les nôtres aussi.

Une enquête sur les antécédents de ces ennemis des hôteliers ne serait peut être pas inutile.

* * Les royalistes, — on dit qu'il en existe encore, — liront avec plaisir la lettre suivante de la reine Natalie, de Serbie, qui ne semble pas être la plus heureuse des femmes.

" Est-il possible, écrit-elle, que le roi Milan triomphe jusqu'à la fin de sa vie et que moi, je doive peut-être terminer mes jours dans une maison de fous ? Non, mille fois non, s'il y a un Dieu et s'il est juste, il ne permettra pas cela.

" Etre exilée et méprisée ! tandis que le roi Milan, estimé et approuvé, quitte la Serbie pour se rendre à Paris avec un million de francs ! Ce roi Milan, qui est parti de Serbie avec un bâton de mendiant et s'est vendu à l'Autriche, envoie de Paris à Belgrade ses ordres à la régence et au gouvernement. Et moi qui ai donné mes millions pour la prospérité de la Serbie, je suis abandonnée, chassée ! Les mauvais procédés me poursuivent, même au-delà de la frontière ! Quelle cruelle mé-

tamorphose ! Ce serait à devenir folle s'il n'y avait aucun miracle à attendre de Dieu.

" Ah ! quand je me rappelle la conduite du roi Milan après le désastre de Slivnitsa en 1886, quand il fit venir de Vienne à Nisch moyennant 20,000 francs, une troupe de chanteuses viennoises, les hébergeant dans le palais royal !

" Pendant qu'il agissait ainsi, les pauvres soldats qui étaient à l'armée n'avaient pas de pain à manger, les officiers ne recevaient pas de solde et les infortunés blessés n'avaient ni vin, ni mets réconfortants, ni pansements pour leurs blessures.

" Pendant que le roi Milan, à Nisch, se livrait à la débauche la plus effrénée, que faisais-je à Belgrade ? Je faisais distribuer des conserves, du vin et des vêtements aux malades, je prêtai mes voitures de cour pour le service des médecins.

" Tous les jours, je visitais les hôpitaux avec ma sœur, la princesse Ghika, et j'avais pour chaque blessé une parole d'espoir. Je faisais écrire aux parents, aux épouses des blessés ; je consacrais la moitié de la journée à ces visites charitables, et lorsque les blessés pouvaient sortir de l'hôpital, je leur donnais un peu d'argent.

" J'avais installé à la cour, des cuisines pour les blessés ; tous ceux qui voulaient, venaient y manger. Et pourtant je suis exilée !

" Dieu me donne la force de supporter ma douleur et mon infortune ! C'est épouvantable ce que je souffre ! "

Pauvre Natalie, je la plains sincèrement !

Leu Ledru

DISGRACIEUX

Quand on s'ingénie à faire un journal de famille qui puisse à la fois instruire, amuser et édifier ; lorsqu'on a conscience d'avoir réussi et qu'on peut invoquer à cette fin le témoignage de saints prêtres et de citoyens distingués ; quand on agit en toute bonne foi comme on le fait au MONDE ILLUSTRE et qu'on voit un confrère s'acharner à battre en brèche, à tout propos et pour les moins plausibles raisons, cette bonne foi, cette réputation sans tache, on a bien droit de trouver ce confrère pour le moins *disgracieux*.

C'est le cas du MONDE ILLUSTRE vis à vis la *Vérité*, de Québec, dont nous ne voudrions pourtant point suspecter les bonnes intentions. Nous n'allons pas entrer en discussion à propos des querelles d'Allemand que cet organe nous a suscitées depuis quelques semaines, au sujet de Flammarion, de ceci et de cela. Pas même entendons-nous argumenter sur la question des livres bons et mauvais, traitée dans un de nos derniers numéros, et où notre confrère voit une *fausse doctrine* qu'il attaque à fond de train.

Le bout d'article incriminé est extrait des *Causeries Familiales*, excellente revue française de famille, rédigée dans l'esprit le plus moral et le plus chrétien, par une femme d'intelligence et de cœur, Mme Louise d'Alq. Nous laisserons à Mme d'Alq, si elle le juge à propos, le soin de défendre ses idées, *toutes personnelles*. Seulement pouvons-nous dire ici que nous ne voyons pas d'hérésie, bien au contraire, dans la page de prose par elle signée que nous avons pensé, en toute sincérité d'âme, pouvoir reproduire pour la plus grande utilité de nos lecteurs, de nos lectrices surtout, chez qui, parfois, le goût n'est pas bien formé par rapport aux lectures.

Qu'il y ait des livres mauvais *per se* et que l'Eglise les défende, nous le savons, Dieu merci, et le jugeons très opportun ; mais que le très grand nombre ne soit mauvais que *secundum quid*, et que des lecteurs disposés, comme le voudrait madame d'Alq, à faire jaillir le bien du mal, puissent les lire avec profit, étant donnée, bien entendu, l'autorisation requise, nous ne sommes pas éloignés de croire la chose absolument conforme à la raison et à la saine morale. Nous posons en fait qu'on ne

sait pas lire généralement, que, la plupart du temps, l'esprit qui préside aux lectures n'est pas le bon esprit que cherche à inculquer madame d'Alq. La fin est juste et équitable ; c'est la bonne entente qui déterminera les meilleurs moyens d'y arriver.

Là-dessus, et quoi qu'il en soit du reste, nous disons à notre confrère de la *Vérité* que des insinuations comme celles de la fin de son article *Fausse doctrine*, ne sont pas du tout marquées au coin de la charité. Le métier de redresseur de torts est très délicat à exercer. Il est de fait que l'on opère bien mieux le bien que l'on désire par un fraternel et charitable avertissement, capable d'entraîner la persuasion, qu'en usant de procédés désobligeants, propres à faire naître la prévention dans l'esprit des auditeurs, contre le prêcheur toujours, et souvent même, hélas ! contre sa doctrine !

Leu Ledru

BIBLIOGRAPHIE

Une nouvelle revue vient de paraître à Montréal qui va combler un vide dans notre monde littéraire, en l'agrémentant de choses scientifiques. *La Science pour tous*, c'est le nom de la publication nouvelle, s'est donné pour tâche de vulgariser la science et d'en montrer à tous les sexes et à tous les âges le côté pratique dans " ses applications aux arts et à l'industrie." L'entreprise est noble et patriotique, dans un pays comme le nôtre où ces connaissances scientifiques plus généralisées rendraient de si éminents services. Elle mérite à ce titre tout l'encouragement des gens qui ont sincèrement à cœur le bien-être matériel et moral de notre chère patrie, son avancement dans les sciences autant que dans les lettres.

M. Meyer, un Français du pays, a pris l'initiative de cette réaction scientifique, rendue nécessaire par la marche des événements chez nous : espérons que ses louables efforts seront secondés.

Le premier numéro de la nouvelle revue est très bien fait et promet beaucoup pour l'avenir.

Nous apprenons par ce premier numéro la fondation d'un laboratoire français d'analyse à Montréal : voilà encore la réalisation d'une heureuse idée que les intéressés apprécieront fort.

La Science pour tous sera bi-mensuelle, à seize pages de trois colonnes. L'abonnement n'est pourtant que de \$2.00 par an ou 12 frs 50 pour la France et l'Union postale.

Adresser toutes communications à M. Meyer, directeur-rédacteur, 38, rue St-Vincent, Montréal, Canada.

Le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper* est, parmi les publications américaines du genre, une de celles qui donnent le ton. Toujours de magnifiques gravures et un texte à l'avenant : la réputation dont jouit ce journal n'a pas été usurpée. Dans un de ses plus récents numéros il consacre une illustration splendide de double page à la grande course de Yale-Harvard sur la Tamise. Dans la même livraison on remarque des vues de la Havane avec notes de voyage par Frank A. Burr, journaliste de renom, où il est traité de l'avenir de Cuba, ce qui, d'après notre confrère, serait l'annexion.

Un autre récit intéressant qu'on y trouve c'est celui d'une expédition à l'Alaska. Enfin, les gravures, très nombreuses, comportent encore, entre autres, " Concert en mer, sur un steamer " et " Beauté du Kansas," fort bien réussies.

Le *Frank Leslie's* s'imprime en anglais et en allemand. Prix du numéro, dix centins. Abonnement d'essai, trois mois, \$1.00. S'adresser au numéro 110, Fifth Avenue, New-York, U. S.

J. S. E.



PEINES D'AMOUR

(Chanson)

HOMMAGE A MLL^e MARIE-LOUISA L....

Lorsque l'on aime et que dans l'âme
Des traits chéris sont imprimés,
On fait des rêves tout de flamme
Nos pensers en sont embaumés !
Mais bientôt naissent les alarmes,
Quand le retour est négligé :
Ah ! Dieu qu'il fait couler de larmes
L'amour qui n'est point partagé !

Parfois l'on aime et l'on rencontre
Des obstacles sur son chemin,
Quelque raison vient à l'encontre,
On ne peut se serrer la main.
Forcément sont rompus les charmes,
L'amour revit dans l'amitié ;
Mais Dieu ! qu'il fait couler de larmes
L'amour qu'on brise sans pitié !

Lorsque l'on aime et qu'on nous aime
C'est l'idéal du vrai bonheur,
Pourvu que rien n'altère même
L'enchantement de notre cœur !
Mais si, par toute sorte d'armes,
On combat ce plaisir d'aimer,
Ah ! Dieu qu'il fait couler de larmes
L'amour qu'on cherche à comprimer !

Souvent un cœur avec le nôtre
A l'unisson avait battu ;
Quelqu'un survient qui pour un autre
Voudrait tenter notre vertu.
On nous prodigue les alarmes,
On parvient à nous abuser,
Mais Dieu ! qu'il fait couler de larmes
L'amour qu'on se laisse imposer !

Quand l'être aimé croit et nous aime,
Que nul mortel n'en est jaloux,
C'est la félicité suprême ;
Il n'est point de plaisir plus doux !
D'un tel bonheur goûtons les charmes ;
Que les vaincus soient aux vainqueurs !
De joie, alors, versons des larmes
Car l'amour vrai règne en nos cœurs !

Friedrich Gluck

UN AMI

I



L'ÉTÉ dernier, je m'octroyai
quinze jours de villégiature
aux bords de la mer, dans
le petit port de Cayeux, à
l'embouchure de la baie de
la Somme.

La population se compose
surtout de pêcheurs, qui
sont considérés comme les
plus robustes de ces con-
trées.

Je passais la plus grande
partie de la journée sur la plage, et j'avais
souvent remarqué une maisonnette toute revêtue
de chèvre feuille et de vigne grimpante. Par la
porte ouverte, on voyait les ustensiles de ménage
reluisants contre le mur ; sur une table recouverte
d'une nappe bien blanche étaient la miche de pain
bis, du beurre frais et des radis roses. L'appétit
venait rien qu'à les regarder, et je me disais :

— C'est étrange, tout de même, comme les pau-
vres gens peuvent être heureux, sans avoir autre
chose pour mettre la farine dans la huche et le
pain sur la planche que le travail de leurs bras !

Les hôtes de ce logis étaient un pêcheur d'envi-
ron trente ans, une jeune femme et un petit garçon
de cinq ans à peine.

Tout était propre et riant dans la maison.

Derrière, s'étendait un enclos régulièrement
planté d'arbres fruitiers ; le pré était fleuri ; matin
et soir, on voyait la jeune femme appeler chien,
chat, chèvre et couvées, donner la pâtée et la li-
tière aux uns, répandre aux autres le pur froment,
et comme elle riait, lorsqu'elle voyait l'espiègle
chèvre s'enlever soudain des quatre pattes et gal-
loper, la queue en l'air !

Je désirais vivement faire la connaissance des
propriétaires de la maisonnette : une occasion se
présenta bientôt.

Un jour, en passant, j'entendis pleurer. La
porte était ouverte, et, en ma qualité de médecin,
je demandai si mes soins pouvaient être utiles.
Aucun accident grave n'était arrivé : l'enfant était
tombé et s'était fait une contusion au front.

Le père me remercia et m'offrit de me reposer
un peu ; j'acceptai l'invitation avec empressement.
Je le félicitai du bonheur dont il paraissait jouir
et lui demandai des détails sur sa profession. Il
me répondit avec bonhomie et termina en disant
que son bonheur serait parfait sans la perte d'un
ami qu'il aimait comme un frère.

— C'est toute une histoire ajouta-t-il : je vous la
raconterai si vous voulez, car je suis toujours heu-
reux de parler de mon compagnon d'enfance.

— Je comprends toutes les douleurs, lui dis-je ;
c'est vous donner l'assurance que je sympathiserai
à la vôtre.

II

Le pêcheur me fit le récit suivant :

— Il y a dix-huit ans, Jacques et moi nous étions
comme des frères, nous arions sucé le même sein,
nous ne nous serions ni plus ni moins aimés.

— A douze ans, nous aidions les pêcheurs à bord
des barques et nous commençons à gagner quel-
ques sous. Un beau jour, nous embrassâmes nos
mères, et en route pour les voyages au long cours !
Six ans après, le village de Cayeux vit revenir
deux beaux matelots ; c'était nous deux, sans nous
vanter : Jacques droit comme un sapin, bras de
fer, cœur loyal, rieur, déterminé, l'éclair aux yeux ;
moi... oh ! moi, il y en avait de plus laids !

— Gens et villages me semblèrent les mêmes, ou
peut s'en faut.

— A une exception près, cependant ; Jeanne
Vernier, la fille du garde-côte. Nous avions laissé
une gamine maigrette ; je retrouvais une grande
et gracieuse jeune fille, à enjoler tout l'équipage
de la flotte, avec ses beaux yeux et ses accortes
façons ! En conséquence de quoi nous devînmes
bons amis, le père Vernier et moi, de manière que
je restais assis des heures entières dans la petite
chambre, là-bas, l'oreille aux histoires du père, les
yeux sur la fille.

— Jacques y venait aussi quelquefois.

— Un soir que nous causions tous deux, assis sur
un banc, près d'une table, devant la fenêtre de ma
maison :

— Jacques ! dis-je, levant mon verre, à la belle
dont j'ai attaché les couleurs à mon grand mât, à la
femme de mon cœur !... à Jeanne Vernier !

— Jacques pâlit. Il se leva, ému, tremblant. Il
n'en fallait pas plus ; j'avais compris.

— Camarade !

— Présent.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Parbleu !

— Nous étions là, droits, les yeux dans les yeux ;
une minute se passe, je tends la main, Jacques la
prend.

— Frère, que je dis, parle-lui le premier.

— Non, non ! qu'il balbutie.

— Après quoi, il accepte.

Le jour suivant, rien ; point de Jacques jusqu'au
soir.

— J'allais et venais sur la grève, regardant les
voiles en mer, les étoiles au ciel. Je pensais à
Jeanne et je me demandais ce que je ferais de moi
si elle consentait à naviguer de conserve avec
Jacques... lorsqu'il s'avance, pâle, les yeux
mornes.

— Camarade, dit-il, ce n'est pas moi qu'elle
veut... Dieu la bénisse !... A toi !

— Bien ; à mon tour !

— Il faut l'avouer, je me sentais dans une rude
mer !

— Le lendemain, je prends mon parti : je m'é-
quipe, et, fin figolant, toile au vent, je me dirige
vers la maison du garde-côte.

— Mais une fois dans ces parages, adieu ma vail-
lance ! Je rôde autour, je guette à travers les fe-
nêtres. Jeanne, seule, bien sagement établie près
d'une table, raccommodait un vieux veston de son
père.

— Pas de ça ! que je me fais à moi-même :
assez lambiné !

— Je pousse la porte, je me lance dedans,
droit vers elle ;

— Bonsoir, Jeanne !

— Elle me regarde toute surprise, devient pour-
pre :

— Oh ! bonjour, M. Daniel !

— Je... courais des bordées... et voilà,
j'ai pensé amarrer un moment...

— Mon père sera bien aise de vous voir, M.
Daniel ; il va rentrer ; asseyez-vous.

— Le souffle me manquait, vous pouvez m'en
croire.

— Bien ! que je balbutie, sans vous gêner,
Jeanne, je vais rester pour un petit bout de con-
versation.

— Jeanne, les yeux baissés, travaillait toujours.
Nous demeurons comme ça pendant un quart
d'heure. Ça ne marchait pas. Je me redresse et
je dis :

— Il fait chaud !

— Jeanne me considéra, l'air étonné.

— Chaud ! que je répète.

— Elle semblait émue ; pourtant, elle se remit :

— Oh !... certainement ! répondit-elle.

— Je retourne chez nous... Bonsoir, Jeanne.

— Elle me pria bien doucement d'attendre son
père quelques instants encore ; mais je sentais,
moi, que j'avais joliment avancé les affaires, de
sorte que je mis le cap sur notre logis.

— Ma sœur, qui savait mon cas, se tenait aux
aguets : pas plus tôt que je lui ai raconté l'his-
toire, la voilà qui hausse les épaules, m'appelle
serin, idiot, vieux ponton démanté, toutes sortes de
paroles déplacées... et me renvoie le lendemain
chez Jeanne, dès l'aube, astiqué pis que la veille.

— Rien n'avait pu empêcher ma sœur, quand
même je me défendais comme un requin, de m'em-
boîter le cou dans un vieux col de chemise à mon
père, bourré d'empois, autant dire du fer-blanc.

— J'arrive, j'entre, je m'assis sur la même chaise,
devant Jeanne, effroyablement malheureux, rap-
port à ce fichu col.

— C'est égal ; je rassemble mon énergie et je
dis :

— Jeanne, nous avons convenu, Jacques et
moi, comme c'est un habile matelot, bien connu
pour son bon caractère, sa fermeté, sa sobriété,
que chacun, homme, femme et enfant, le tient pour
aussi brave qu'un lion, plus doux qu'un mouton et
que toute jeune fille pourrait être fière et heureuse,
et que...

— J'avais débité ça tout d'une haleine, avec cet
imbécile de col qui me sciait, si émerveillé de ma
tirade que ce fut qu'au bout, à court de mots, que
je m'arrêtai net, réfléchissant tout à coup quelle
drôle de chose c'était d'enfourcher l'éloge de mon
ami Jacques quand je n'avais à dire que : " Vou-
lez-vous être ma femme ! "

— Est-ce au nom de Jacques que vous veniez ?
fit Jeanne redressant la tête d'un geste fier.

— Je voyais trembler ses lèvres ; alors, je me
lève :

— Non, Jeanne ! Je viens vous dire que je
vous aime en toute loyauté, et, si par hasard vous
pensez pouvoir prendre garde à un rude compagnon
comme moi, vous demander d'être ma femme...
ma femme, Jeanne, choyée, protégée, chérie jus-
qu'à la mort !

— Plus belle qu'un bouton de rose, des larmes
dans les yeux, Jeanne dit tout bas :

— Je le veux !

— Et je l'embrassai, ah ! je vous réponds !...
j'étais transporté de bonheur... quand même cet
infernale col me coupât les oreilles !

III

— Le même soir, je dis à Jacques :

EN RUSSIE

—Ce n'est pas tout ! j'ai la colombe, il faut bâtir le nid. Encore une tournée ; viens-tu ?

—Oui.

Si bien que, le surlendemain du jour où Jeanne me promettait sa foi, nous retrouvons notre patron et nous voilà sous voile, le cap sur les écus.

Ce n'est pas l'embarras : j'en amassai pas mal de ces belles pièces d'or qui devaient contribuer au bonheur de ma fiancée.

Notre expédition tirait à sa fin. Un soir, par une forte brise, nous allions entrer au port. Le ciel était couvert, l'horizon menaçait. Jacques et moi nous étions de quart.

—Daniel ! me dit-il, les yeux tournés du côté de la terre, si le vent ne change pas, nous verrons la lumière de la petite maison.

Sa voix était calme.

—Oui, que je réponds.

Un moment après, il me dit :

Sais-tu, Daniel : j'ai souvent pensé que si je coulais à fond, comme tant de braves compagnons avant moi, je voudrais que ce fut du côté de la vieille falaise où nous cherchions des moules... et la lampe... derrière les fenêtres de Jeanne !

—Ah ! ça, Jacques, qu'est-ce qui te fourre ces idées dans la tête ?

—Regarde !

Son doigt montrait le ciel. Il était noir comme de l'encre. De minute en minute, le vent soufflait plus dur. C'était des clameurs, des bruits, un fracas, le commencement du tremblement, quoi ! Nous n'avions pas ajouté trois paroles, qu'un coup de sifflet perçait l'air :

—Tout le monde sur le pont !

La tempête se déchaînait. Les vieux "goudrons" ne riaient pas. Le patron mordait sa moustache.

Tout à coup, l'éclair fend le ciel, la foudre tombe à droite, à gauche, partout !

Lutter ! Ah ! bien, oui ! On se défendait, vous pouvez me croire. Mais, bah ! que voulez-vous ? un bâtiment de plus à l'abîme, des êtres de plus dans le gouffre qui jamais ne dit : "C'est assez !..."

Comme je pensais ça, l'éclat de lumière frappe droit devant quelque chose de vertical. Boum ! De proue en proue, le vaisseau frissonne. Nous avons touché !...

—Daniel ! fait Jacques, c'est sur le roc !

La voix du patron cria :

—Enfants, débarrassez le pont ! la chaloupe à l'eau !

Ce fut son dernier commandement : une houle l'emporte.

Les plus pressés se sont jetés dans le canot.

Cinq coups d'aviron, sombré !

Jacques, moi, les autres, les regards fixés sur la côte, nous distinguons des torches. Elles se massent vers un point, autour d'un bateau. Ils l'ont lancé, nos vaillants pêcheurs, le bateau de sauvetage ! Bravo ! bravo !...

Tantôt ensevelis dans les sillons des vagues, tantôt portés sur leurs sommets, nous reconnaissons les amis du village. Ils accostent. Vous pensez si ce qui reste saute dans la barque ! Tous y sont, sauf Jacques et moi.

—Place pour un ! crient les camarades.

—Jacques, à toi ! dis-je ; tu feras savoir à Jeanne que je l'ai aimée jusqu'au bout.

Je l'empoigne, je le soulève. Mais si vous croyez qu'il se laisse faire ! Il se cramponnait de ses doigts raidis : autant arracher un mât !

—Non, Daniel ! non !... Toi, elle t'aime ! Moi, vois-tu... Et puis, c'est presque en face de la petite lumière, et avec la bénédiction de Dieu...

Je n'ai plus entendu sa voix. Un fragment de poutre me coucha demi-mort sur le tillac. On m'a conté que Jacques me prit dans ses bras, se pencha sur mon visage, m'embrassa et me tendit à ceux de l'embarcation.

IV

Daniel s'arrêta.

Puis, après quelques instants de silence, il dit : —Je l'ai revu jeté à la côte, parmi les galets, ses bras immobiles, son brave cœur glacé pour toujours... et je suis tombé sur le sable, et j'ai pleuré pendant que le soleil levant éclairait la chère figure de l'homme qui avait donné sa vie pour moi !

F. DE NOCÉ.

Un voyageur gâté par de belles routes, un service régulier et des hôtelleries convenables, est loin de se faire une idée des misères qui l'attendent l'hiver en Russie. Les routes y sont affreuses, les véhicules désolants, et les auberges si dégoûtantes qu'il vaut mieux passer la nuit dans sa voiture, à la belle étoile, que d'y mettre le pied.

Il n'existe point de service régulier de messageries en Russie. Le voyageur doit donc, ou se précautionner d'une chaise de poste, ou se résigner aux voitures du pays, que l'on change à chaque relai.

Le voyageur doit, avant tout, prévenir trois jours à l'avance l'officier de police du quartier de l'intention où il est de s'absenter ; ce magistrat lui délivre alors, sur sa demande, un certificat constatant qu'il n'a ni dettes, ni procès en litige : il obtient, sur le vu de ce certificat, un passeport sans lequel il n'est pas permis de franchir les portes de la ville ; et ce n'est qu'après ces mesures prises qu'il est à propos de s'occuper des moyens de transport : deux seulement se présentent. Le premier est le *Padoroshnee* ; moyennant un droit d'un sou par lieue, par chaque cheval, on obtient un permis du gouvernement appelé *Padoroshnee*. Le *Padoroshnee* donne le droit d'exiger un relai à chaque poste, moyennant un prix de trois quarts de plus par chevaux. A chaque poste, il y a un *smotrelet*, ou inspecteur du gouvernement, qui enregistre le nom des voyageurs et leur fournit les chevaux des paysans qui sont obligés à ce service. Le second moyen consiste à s'adresser à une classe d'hommes appelés *Yemshtchikee*, qui entreprennent de vous rendre à votre destination dans un temps donné. Le premier mode de transport est généralement adopté par les voyageurs qui ne regardent pas à quelque dépense de plus ; quant à la seconde méthode, qui est d'origine toute récente, elle mérite peut-être une attention toute particulière.

Les *Yemshtchikee* sont presque toujours des affranchis de la couronne qui, entre autres privilèges, sont exempts de tout service militaire à la charge de fournir les chevaux aux courriers et à la poste. Les *Yemshtchikee* se tiennent d'habitude dans certaines places appelées *postoyales drovnee*, situées dans les rues principales à l'entrée des villes. Le voyageur annonce la distance qu'il veut parcourir et demande le prix qu'on lui prendra. Ils se consultent et proposent généralement un prix beaucoup trop élevé ; le voyageur fait alors une offre convenable, on s'échauffe, on débat le prix. Enfin, après de longs pourparlers, on tombe d'accord. Alors le voyageur s'embarque avec celui qui a fait le prix avec lui et qui le conduit à deux ou trois relais de là, et jusqu'à ce qu'il rencontre un camarade avec lequel il traite de son marché, se réservant la différence qui lui est comptée par le voyageur. La même transaction est répétée de distance en distance par les *Yemshtchikee* qui traitent et disposent ainsi de leur voyageur. Lorsqu'il arrive à plusieurs de vouloir conduire l'étranger, ils tirent au sort. Un d'eux jette son fouet en l'air, un autre le saisit en tombant, et celui qui l'attrape le dernier par le bout est réputé vainqueur.

Les *Yemshtchikee* sont de beaux hommes ; leurs cheveux sont noirs et tombants, leur barbe épaisse, leur teint basané et leur cou élevé. Ils ont avec cela un air de franchise et de liberté qui plaît beaucoup, et il ne manquent pas de chanter pendant la route certains airs qui leur vont à merveille.

Il y a quelque chose de délicieux à voyager ainsi, en traîneau, par un beau temps, sur une belle route, enveloppé dans une bonne fourrure. Pendant que l'on glisse légèrement sur la neige le conducteur chante gaiement son refrain, qu'accompagne le tintement de la cloche suspendue à l'arc du timonier.

L'aspect de ce climat a aussi ses charmes : par un beau froid, le levé du soleil sur un horizon de neige a quelque chose de grand et de bizarre. Le gris pâle de l'aube du jour commence à poindre ; des raies d'un rouge léger partant de l'est se changent peu à peu en cramoisi foncé jusqu'à ce que le soleil, levant son disque enflammé, verse ses flots de lumière sur cette mer qu'elle rougit, qu'elle illumine, et dont les cristaux reflètent ses rayons

comme autant de pierres précieuses. Il arrive souvent que l'atmosphère est chargée d'innombrables molécules de glace qui s'agitent et brillent aux rayons du soleil comme autant de petits diamants où se reflètent à l'envi toutes les nuances du jour. On dirait des parcelles de lumières cristallisées par le froid, aussi brillantes à ces milliers d'atomes que l'on voit se mouvoir dans un flot lumineux, qui pénétrèrent furtivement dans une chambre obscure.

La forêt a aussi ses charmes ! Les flocons de neige qui chargent et courbent les rameaux du pin, contrastent, par leur blancheur, avec le feuillage foncé de cet arbre vert, et l'élégant saule-pleureur, semblable à une pétrification légère, laisse tomber à terre avec grâce sa chevelure poudrée.

Il y a bien aussi le revers de la médaille, les bourrasques de neige et les loups, les loups surtout qui désolent la campagne, s'attaquent aux voyageurs et font chaque année d'innombrables victimes ; aussi quels que soient les charmes de l'hiver, mieux vaut encore le printemps, alors la scène change. Le soleil prend de la force et de la chaleur, et la neige perd en blancheur et en éclat. Les cristaux de glace se ternissent et fondent, l'épicia quitte son manteau laineux, et le saule laisse glisser sa blanche couverture. Les grands chemins tout à fait impraticables deviennent déserts, et les sillons fendants au loin la plaine, et les forêts qui bordent la route, sont entrecoupés par des cavités cachées sous une neige à demi-fondue, où le voyageur vient s'engager à chaque pas. Qu'on se figure traverser en tout sens, dans une charrette au trot, pendant cinq ou six heures, une vaste plaine nouvellement labourée, et l'on aura une idée exacte des agréments d'un voyage en Russie au printemps. On prendrait encore son mal en patience si au bout de la journée on pouvait gagner une bonne hôtellerie. Malheureusement, excepté dans les grandes cités, cette satisfaction est inouïe dans la Russie entière. Il faut choisir entre la maison d'un paysan, la demeure d'un *Yemshtchikee*, ou la poste. Cette dernière est préférable ; on y trouve au moins un sofa en cuir pour y poser sa tête et y refaire un peu ses membres rompus de fatigue. Pour un lit, il n'y faut point songer, non plus qu'à aucun moyen quelconque de prendre du repos.

Lorsqu'un noble voyage en Russie, il ne manque jamais d'emporter avec lui tout ce qui est nécessaire en route, des lits, du linge, des provisions, une batterie de cuisine, de la bougie, etc. ; des pastilles pour fumer, précaution nécessaire ; il s'approvisionne de tout, et il ne manque jamais de se faire suivre par son cuisinier. A l'exception de mauvais pain noir, d'œufs et de lait, on ne trouve absolument rien nulle part, à moins qu'on ne veuille se contenter des mets les plus recherchés du paysan, tels que du grain bouilli, assaisonné avec de l'huile de chenevis, noire et épaisse comme de la mélasse, et une espèce de soupe au chou appelée *shtchéa*, dans laquelle on ajoute deux ou trois menus morceaux de bœuf.

AVIS AUX LECTEURS

Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous font des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

L'ADMINISTRATION.

Peu de nations ont une conception assez haute de la justice pour oser, par un acte solennel de blâme, se délivrer d'un remords—Mme EDM ADAM.



A OGDENSBURG, ÉTAT DE NEW YORK



« qui n'arrive pas très, très souvent, ce qui, de plus, n'est pas bien naturel, un parti de vingt-cinq ou trente Canadiens-Français du Bas-Canada, des *purs*, se rendait, dernièrement, à Ogdensburg pour chômer avec nos chers voisins de la grande république leur fête annuelle du 4 juillet.

Le corps expéditionnaire se composait de notre Garde Indépendante Salaberry de Montréal, au grand complet, sous les ordres de son digne chef et directeur M. le commandant David Legault. Et, lecteurs, moi, votre humble serviteur, j'en étais. A cette occasion et pour la première fois de ma vie, je m'étais résolu à endosser la capote et à boucler la giberne—car il faut vous dire que je suis *pekin* dans l'âme, comme on dit à la Garde, l'Esprit de la guerre ne m'a jamais couvert de ses ailes—pour le plaisir de venir vous dire par le menu détail les incidents de ce joli voyage.

Les miliciens volontaires du commandant Legault ne sont pas assez connus et leur mérite n'est pas suffisamment apprécié chez nous, il me semble, tandis qu'au loin leur réputation se répand de plus en plus, brillante et méritée, et leur attire maints honneurs, tels que celui, par exemple, d'être appelés à figurer dans les circonstances les plus diverses et les plus solennelles. C'est ainsi qu'on les a vus, pour ne parler que des derniers douze mois, prendre part à une grande démonstration nationale et patriotique à Salaberry de Valleyfield, à St Jérôme, à une cérémonie funèbre, solennelle entre toutes et imposante, les funérailles du très regretté monsieur Labelle, à Ottawa enfin, le 24 mai dernier, aux démonstrations de la fête de la reine. Voilà que, maintenant, leur renommée a franchi la ligne quarante-cinquième, et voulant donner un éclat particulier à la célébration, cette année, le comité d'organisation de la fête nationale à Ogdensburg avait prié M. Legault et ses gardes d'y vouloir bien prêter leur concours. Ils ont accepté et ont été royalement traités par leurs hôtes.

Puisque c'est ici l'occasion favorable, je sais être l'interprète des sentiments de la Garde et de son commandant, comme des miens propres, en offrant les plus chaleureux remerciements à M. W. H. Daniels, le président du comité d'organisation, un homme de tête et de cœur, bien connu comme tel, là-bas, m'a-t-on dit, et qui, du premier coup, s'est révélé à nous sous son vrai jour. Nous ne saurions séparer du nom de M. Daniels, dans l'expression de nos gratitude, ceux de M. Towman, le secrétaire du comité général, et spécialement de MM. Harry Lord, Dr Henry Stilwell et M. K. Macdougall, mon aimable confrère du *Daily Journal*, composant le comité de réception chargé de s'occuper de nous en particulier, et qui se sont montrés aussi assidus qu'affables et complaisants dans l'exercice délicat de leurs fonctions. Notre reconnaissance est encore acquise à M. Daniels, du *Daniels' House*, notre hôte charmant et empressé de Prescott, Ont. Il faut accompagner au moins une fois la Garde Salaberry, comme je viens de le faire, pour juger bien de quelles prévenances on l'entoure partout et quelles sympathies elle soulève à son passage. Les Anglais, nos compatriotes comme les étrangers eux-mêmes, ne savent pas s'en défendre, et il fait bon à notre amour-propre de race les voir battre des mains au passage de ce corps si bien discipliné, exclusivement composé de Canadiens-Français.

* *

Mais quelque plaisir que j'éprouve à laisser parler le sentiment du patriotisme et de la reconnaissance, il faut m'arrêter.

Rejoignons la Garde à la gare Bonaventure, où elle a pris place dans un char spécial à sa disposition, attaché à l'express de nuit pour Chicago. Ces vaillants sont venus de leurs quartiers généraux à la gare sous la pluie qui fait rage et c'est au tintement monotone, sur le toit du wagon, des gouttelettes de pluie, lequel se mêle aux accents de "Vive la France," sortis vibrant de toutes ces poitrines, que le convoi s'ébranle, laissant une foule de spectateurs interloqués de cette scène.

Je ne dirai pas les incidents et les plaisirs de ce voyage de quatre heures près, pas même la petite algarade au buffet de Cornwall où certain jeune imberbe saxon faillit faire connaissance avec la bravoure de nos miliciens pour s'être montré un polisson, comme on en retrouve encore ça et là parmi les siens, et n'avoir pas eu la déférence qu'il est nécessaire, à défaut de sympathie, envers ces affreux *frenchmen* que l'on jalouse. M'est avis seulement qu'un bien plus grand nombre de nos jeunes gens, s'ils savaient tous les amusements que procure cette fraternité des armes, s'enrôlraient tout de suite dans une compagnie aussi distinguée qu'est la Garde Salaberry.

A Prescott, la pluie cessait à peine quand nous quittâmes les chars, et ce fut bientôt fait de rallier l'hôtel Daniels où, je l'ai dit déjà, le plus cordial accueil nous attendait. Plus vite encore chacun eut pris son gîte dans les chambres, magnifiquement tenues, de ce vaste établissement de première classe. Après une nuit qui se ressentit un peu des mœurs des camps, sauf la dignité des gens et des lieux, tout le monde fut sur pied à la pointe du jour et dès huit heures, le déjeuner pris, une parade matinale exécutée dans les rues de Prescott, le bateau traversier nous emportait tous vers Ogdensburg, sous les soins du comité de réception sus-nommé qui était venu à notre rencontre.

Prescott et Ogdensburg, sises de chaque côté du St-Laurent, large et calme en ces lieux, se regardent en face et se font la moue, l'une sur la rive canadienne, l'autre des bords américains. C'est l'affaire d'une quinzaine de minutes environ de navigation pour passer de l'une à l'autre. Du pont du bateau, la physionomie des deux villes se dessine très bien, mais permet mal de juger de leur réelle importance. On ne voit de l'une et l'autre que leurs lignes de quais un peu plus nombreux et animés du côté américain et, encore, leurs longues rues riveraines dont l'importance masque quasi complètement le développement de chacune des deux cités dans l'intérieur. Quoi qu'il en soit, Prescott et Ogdensburg, avec leurs voies ferrées respectives qui aboutissent à la rive et que relie un service spécial de bateaux traversiers, Prescott avec les usines et moulins qui garnissent son rivage, Ogdensburg avec cette belle ceinture d'arbres qui l'ombragent capricieusement, chacune pour sa part et toutes les deux ensemble, vues du fleuve, offrent au touriste amateur un panorama auquel son regard s'attache volontiers. Pour ma part, je les ai vues, à la clarté du jour mais sous un ciel nébuleux, à huit heures dans la matinée, je les ai revues à neuf heures dans la soirée, sous les reflets des foyers électriques, et toujours avec un égal plaisir.

* *

La traversée s'était effectuée en bien moins de temps que je n'en prends pour dire un peu des charmes qu'elle m'avait offerts.

En prenant pied sur le territoire américain, à Ogdensburg, la première chose que fit la Garde fut le salut d'honneur au drapeau de la libre république, drapeau qu'elle apportait avec elle, mêlant ses couleurs à celles du drapeau français et de la propre bannière de la compagnie.

Puis l'on se rendit à l'hôtel de ville où le comité de réception mit généreusement à la disposition de nos miliciens, comme quartiers généraux, la plus grande salle du bâtiment, avec chambre de toilette y attenante.

L'orage qui avait gonflé le ciel depuis le matin menaçait à présent, de plus en plus imminent. La première parade, annoncée pour onze heures du matin, eut lieu sur les neuf heures et demie.

On se rendit à un joli parc public situé dans la partie est de la ville, le parc Hamilton. Pen-

dant près d'une heure, les gardes manœuvrèrent admirablement, aux accords d'une double fanfare; marches, contre-marches et figures, exécutées avec art, excitèrent les applaudissements réitérés de l'immense foule se pressant sur les quatre faces du champ de manœuvre. Et quand les rangs se reformèrent pour rentrer aux quartiers généraux, c'était un vrai cortège triomphal que formait ce flot mouvant de population, bordant les deux côtés du parcours, suivant les gardes, les félicitant et les encourageant de ses murmures approbateurs.

Aussitôt rentrés à leurs quartiers les gardes furent libérés pour quelque temps. C'était le moment de se payer, à travers la ville, un petit tour d'inspection. J'en profitai comme tous les autres et partis avec un compagnon. Par un hasard heureux, en descendant les degrés de l'hôtel de ville, nous fîmes la rencontre d'une vieille connaissance à moi, résidant du lieu, qui voulut bien se constituer notre cicerone.

* *

Voici un bout de promenade que je recommande à ceux qui désireraient avoir une assez bonne idée générale de la ville d'Ogdensburg, à l'occasion d'un passage aussi rapide que l'était le nôtre. En partant de l'hôtel de ville sur la grande rue Ford, on suit cette artère qui est assurément la principale de la ville, pour le commerce au moins. L'on se dirige vers le sud-ouest, passant devant les plus considérables établissements de commerce qui avoisinent naturellement le port, longeant les manufactures et moulins de toute sorte qui se trouvent dans cette direction, coupant la voie ferrée *Rome, Watertown and Ogdensburg*; après avoir franchi sur un premier pont une rivière qui arrive, de l'intérieur, se perdre dans le fleuve, on atteint un second pont qui nous ramène sur le même bord de cette rivière où nous étions au début. C'est presque l'extrémité ouest de la ville. Au sortir de ce dernier pont on tourne à gauche pour redescendre vers le centre en longeant la rive sud de la rivière sus-dite, c'est-à-dire la rue Water, partie sud. Cette rivière, soit dit en passant, fait qu'il y a de l'eau en plein cœur de la ville d'Ogdensburg et non pas seulement à son front, où elle baigne, comme des cheveux, aux ondes du St-Laurent, les arbres de son rivage.

Suivons la rue Water, en traversant la rue Ford, presque au point d'où nous sommes partis. Nous voilà dans la section dite *North Water Street*. Mais comme il s'agit de varier un brin l'itinéraire, on quitte cette rue Water pour une autre, voisine, la grande rue Washington, laquelle d'un peu plus loin, suit aussi la berge, gagnant le nord-est.

D'ici l'on aperçoit, sur le fleuve en face, au moment où nous passons, une multitude de légers esquifs qui se préparent à partir en course, sous voile ou à la rame. Avec les bateaux de charge de toutes dimensions qui circulent, les voiliers qui courent des bordées, chassés par la brise qui s'élève, les yachts à vapeur qui se pavent, sous basse pression, portant à leurs flancs des grappes de curieux, le spectacle ne manque pas d'intérêt.

Cependant, il faut poursuivre. On rencontre dans la rue Washington, le bout du moins que j'en ai vu, entre autres choses intéressantes, la résidence du maire, celle d'un millionnaire new-yorkais qui vient y passer la saison d'été, une église protestante bien ordinaire, enfin et surtout le palais épiscopal de l'évêque d'Ogdensburg, Mgr Wadhams. On sait tout le bruit qui s'est fait naguère autour du nom de ce prélat, à propos du choix de son coadjuteur et futur successeur. Sera-t-il Irlandais ou Canadien-Français? telle est la question qui s'est posée et se pose encore, bien qu'avec moins d'intensité, à l'heure qu'il est. Nos compatriotes, qui comptent environ pour les trois quarts dans le grand diocèse d'Ogdensburg, ont certainement droit à ce bénéfice qu'ils réclament. Espérons que la sage décision de Rome saura leur rendre justice.

Par une singulière disposition, le palais épiscopal est à une assez grande distance de la cathédrale. Cette cathédrale se trouve être l'église paroissiale des Irlandais, et l'on m'a raconté qu'à son sujet a déjà surgi un compromis qui fait voir

comme les Canadiens ne sont pas prêts, là-bas non plus, à se laisser frustrer de leurs droits légitimes. Là ou jamais, c'est le temps de dire que ce fut une question de clocher. Autant que j'ai pu comprendre, en effet, il s'agissait d'une chapelle d'abord cédée, moyennant finances, à la congrégation canadienne par la congrégation irlandaise, et que celle-ci voulut reprendre ensuite, après certaines réparations effectuées. Nenni : il fallut y renoncer, et ces chers Irlandais se consolent, je l'ai vu, en rebâtissant à neuf la façade de leur église et leur clocher, sans doute pour faire moins piteuse mine en face du clocher canadien qu'ils n'ont pu accaparer.

Tout à l'heure, j'ai parlé du nombre important de nos compatriotes en ces parages. Il est à remarquer qu'ils comptent pour une large proportion dans le chiffre de la population de la ville. Vous êtes tout surpris, dans ce centre où vous n'entendez résonner que l'anglais, de lire sur les enseignes des magasins, aux devantures des boutiques, des noms purement canadiens tels que Saint Germain, Marceau, Amo, Richard, Gagnon, etc. Et si vous entrez quelque part, vous constatez tout de suite que ce sont bien des gens de chez nous ou des descendants. Mais ils ont un défaut, d'acquisition locale, et un défaut très grave qui leur est commun, hélas ! avec un très grand nombre des nôtres qui vivent aussi sur la terre des Etats-Unis. Ce défaut, où ils ne se laissent entraîner que trop facilement par des circonstances qui peuvent être difficiles parfois, je l'avoue, mais insurmontables jamais, c'est ce qui leur vaut l'effacement presque complet qu'ils subissent, comme entité nationale, à Ogdensburg et autres lieux. Ai-je besoin de le nommer à présent ce défaut, ce crime de nos frères qui le commettent sans doute sans en approfondir les conséquences et la responsabilité. Ils bannissent trop volontiers l'usage de la langue française, ce précieux héritage des aïeux, ce palladium de notre foi, cette âme de notre nationalité.

Presque jamais, disais-je, vous n'entendez, dans Ogdensburg, l'accent français. Dans la ville même et sur la rue, au fait, je n'ai perçu qu'une fois ou deux, pour ma part, notre cher idiome, hormis les propos échangés avec mes propres compagnons de voyage. Un premier coup, c'était des bambins de la rue qui commentaient entre eux notre visite : j'en fus on ne peut plus agréablement surpris ; à l'autre reprise, ce fut en faisant la connaissance du docteur Hamelin, l'unique médecin canadien-français du lieu. Non, nos compatriotes donnent trop dans la manie *yankee*, de langage et de tenue — on peut être loyal à moins, et pas un pouvoirs sage n'exige plus que la loyauté — ; ni des yeux ni du cœur, on ne peut presque plus les distinguer. Il y a d'heureuses exceptions, Dieu merci !

* *

Je demande pardon de cette longue digression sur un sujet qui m'intéresse et dont je sais qu'il n'est pas moins important pour un grand nombre de ceux qui veulent bien me lire.

Nous allons achever notre promenade, car l'heure du rendez-vous des gardes va bientôt sonner. On quitte la rue Washington, puis par une rue transversale on atteint les hauteurs de l'église irlandaise catholique et d'une grande église protestante, direction sud-est de la ville. Toutes ces rues sont garnies de beaux arbres, bien entretenus, ce charme distinctif des petites villes américaines. La rue Caroline nous conduit du dernier endroit où nous étions arrêtés jusqu'à l'hôtel-de-ville, où nous allons entrer nous reposer de la marche.

Vous ai-je dit la magnificence de cet édifice-ci ? Je crois que non. Construit dans un style sans prétention, avec tour carrée ornée d'un cadran à la façade, l'extérieur est du meilleur aspect. Mais les dispositions internes sont surtout dignes de remarque. Après avoir traversé le portique à colonnades on entre dans un vaste couloir dallé, espèce de salle des *Pas Perdus*. De chaque côté s'alignent de vastes chambres où siègent les cours de police et les officiers de la cité. La grande salle du deuxième, où nous étions logés, est une salle publique. Tout au fond du bâtiment, vaste et bien éclairé, se trouve une salle d'opéra magnifique, avec parquet en amphithéâtre, double galerie circulaire et loges bien aménagées, une large scène et un jour juste-

ment tamisé. On sent tout ce qu'il y a de pratique et de bien pensé dans l'agencement de cette construction, faite aux frais du public et dont le public peut jouir à son goût. Deux monuments sont partout remarquables dans les villes américaines que j'ai visitées, l'hôtel-de-ville et l'arsenal : Ogdensburg en donne une preuve de plus.

Comme il restait encore une demi-heure avant le temps du dîner, je songeai à la consacrer aux orateurs du jour qui étaient justement à pérorer dans la salle d'opéra. Je pris un siège à la première galerie, et l'unique bout de discours qu'il me fut donné d'entendre me dédommagea amplement de ma peine, si peine il y avait à aller applaudir l'éloquence étrangère. Un certain monsieur T. E. Hetch, dont je n'ai pu connaître que le nom, la belle élocution et la jolie prestance, tenait à ce moment là l'auditoire sous le charme. C'était des prophéties de grandeur pour son aimé pays, sa chère ville, des envolées patriotiques à fond de train. Dans les premières j'en ai remarqué qui dénotent le sens éminemment pratique du peuple américain : Ogdensburg port intérieur de la grande navigation, Ogdensburg, tête ligne d'une voie ferrée transcontinentale par l'Alaska, le détroit de Behring et le transsibérien, etc., etc ; parmi les secondes j'aime à mentionner la péroraison du discours de l'orateur ; il s'y éleva presque au sublime et sut me rappeler qu'on peut être vivement impressionné par une éclosion d'ardent patriotisme, même dans des cœurs qui ne sont pas de ceux qui battent pour son propre pays !

* *

A la suite du dîner pris à l'hôtel Seymour, la maison à la mode d'Ogdensburg, la Garde forma ses rangs et se rendit au champ de l'exposition (*fair ground*), situé à un mille près du côté sud-est. Une foule de spectateurs s'y pressaient déjà qui suivirent, pour des heures, avec un intérêt marqué, des courses de chevaux à n'en plus finir, et à toutes les sautes. La célèbre madame Marantette, qu'on a vue jadis au parc Lépine, était sur le programme de la fête. Elle vint d'abord faire danser, au son de la musique de deux ou trois fanfares réunies, un cheval harnaché ; elle reparut ensuite dans ce tour de force fameux, lorsqu'elle conduisit cinq chevaux de selle, courant l'un devant l'autre — c'est incroyable d'originalité — avec de frêles rubans, dans une vertigineuse course au clocher. Une première fois, comme elle échappa ces rênes plus que fragiles, le coup fut manqué ; mais la reprise fut plus heureuse et souleva des tonnerres d'applaudissements.

Quatre heures avaient sonné déjà quand M. le professeur Legault put descendre dans l'arène avec ses élèves et leur faire exécuter ces belles passe-d'armes où tout le monde les a souvent admirés. Ils y trouvèrent un succès de plus, et tous ceux qui y parurent, MM. Chartrand, Bourgeois, Bourdon, Tremblay, Dussault et d'autres dont les noms m'échappent ont su réellement s'y distinguer. Néanmoins leur succès ne fut peut-être pas marqué comme il eût dû l'être, parce que le peuple américain comprend moins ce genre de *sport* qui convient bien mieux à l'esprit et au tempérament français. Courses et *base-ball*, pour la masse des fils de Jonathan, cela dit bien plus qu'épée, lance ou fleuret. Les marches et mouvements de la Garde, par exemple, impressionnaient bien plus aisément les spectateurs. En dépit de tout, les applaudissements ne purent se taire et dans cet immense public les exercices d'armes trouvèrent encore bon nombre d'admirateurs.

* *

Le soleil tombait à l'horizon ; le clairon sonna la retraite et, en même temps que la Garde, la grande multitude quitta le champ. A plusieurs reprises, dans la journée, il fut facile de constater que les gardes, coquets et pimpants dans leur joli costume, avec leurs drapeaux au vent et leurs clairons battant la charge, étaient réellement la grande attraction du jour.

On descendit souper à l'hôtel Seymour, et une heure plus tard la Garde abandonnait ses quartiers-généraux de l'hôtel-de-ville pour regagner le

bateau de traverse, après une série de nouvelles marches et parades.

Ces mouvements furent accomplis au beau milieu de la grande rue Ford, d'abord, où s'était massée une foule immense et compacte qui applaudissait à outrance. Les marches de fantaisie, exécutées avec tant de précision, furent le véritable emporte pièce ; l'exercice du sabre de cavalerie américaine fut de même fort applaudi. A la suite de cette première parade, afin que la Garde, je suppose, ne laissât pas de jaloux parmi la population, on la conduisit dans une autre extrémité de la ville, au *Mansion Park*, où elle refit ses principaux exercices avec beaucoup de bonheur, malgré les fatigues de la journée, et à la satisfaction générale. De là, on gagna le bateau : il était neuf heures de l'après dîner.

L'embarcadère était encombré de gens venus là pour acclamer la Garde une dernière fois, et ce fut après de fraternels serremments de mains, parmi des vivats chaleureux de part et d'autre, que le bateau qui nous portait laissa le quai, le cap sur Prescott.

La brise fraîchissante, en lutinant les vagues, balançait, comme un berceau la poussée maternelle, le bateau léger qui nous ramenait au pays, tandis qu'au-dessus de la ville américaine flottaient, comme de longs soupirs, d'adieu les brillantes traînées de feu des pièces pyrotechniques.

Julius Saint-Etienne

DERNIERS SURVIVANTS

(Voir gravure)

C'est le tableau fidèle d'une scène horrible, telle qu'il s'en passe bien souvent sur les immensités des mers. C'est l'acte suprême de ce drame affreux que l'on appelle un naufrage en pleine mer.

Le navire a sombré sous l'effort de la tempête et il a coulé à pic. La plus grande partie de l'équipage a disparu avec lui. Une chaloupe avait été mise à la mer, elle a chaviré et tous ses occupants ont été anéantis. Sur un radeau construit à la hâte, avec des bouts de mâts et autres débris du naufrage, quelques-uns des infortunés passagers s'étaient réfugiés ; la lame dévorante ou le requin, ce croque mort avide, n'en ont oublié que deux, un homme et une femme.

Et ils sont là, les infortunés, ballottés depuis dix jours par tous les vents contraires ; à plus d'une reprise ils ont envié le sort de leurs compagnons emportés avant eux. Au bout du mâât improvisé ne flotte qu'une guenille en guise de voile : tout au plus cela peut-il servir de pavillon d'alarme. Leur maigre provision de vivres est épuisée depuis de longues heures ; le baril d'eau douce, défoncé par la mer, les laisse mourant de soif sur le radeau dont les pièces se disjointent. De toutes façons, la mort prochaine les assiège. Mais ils y sont bien résolus ; ce ne sont plus que des cadavres ambulants. La pauvre femme même gît déjà inanimée. Brûlés, le jour, par un soleil de plomb, frissonnant, la nuit, sous le souffle glacial de l'océan, mourant de faim et de soif, minés par la désespérance, qu'est-ce donc qui pourrait les rattacher à la vie ? Aussi, ces yeux hagards, ces membres décharnés disent assez qu'ils en achèvent avec l'existence.

Cependant, ô puissance de l'espoir sur le cœur de l'homme ! au milieu de ces affres dernières la vie a semblé renaître soudain ! Voici que tout d'un coup une voile paraît à l'horizon, la première aperçue depuis leur naufrage, un navire s'avance vers eux, qu'attire la loque leur servant de voile. Une chaloupe s'en détache et approche... c'est le salut. Le pauvre homme se relève, malgré sa faiblesse extrême, agite les bras désespérément, cherche à ranimer sa misérable compagne. Leur supplice terrible va donc finir.

Voilà toute une lamentable histoire que madame Evelyn Morant Cox a illustrée en un vivant tableau.

Pareil morceau de choix vaut la peine d'être conservé, c'est ce qu'à voulu faire LE MONDE ILLUSTRE pour ses lecteurs. — J. S. E.



LES DERNIERS SURVIVANTS.—T.

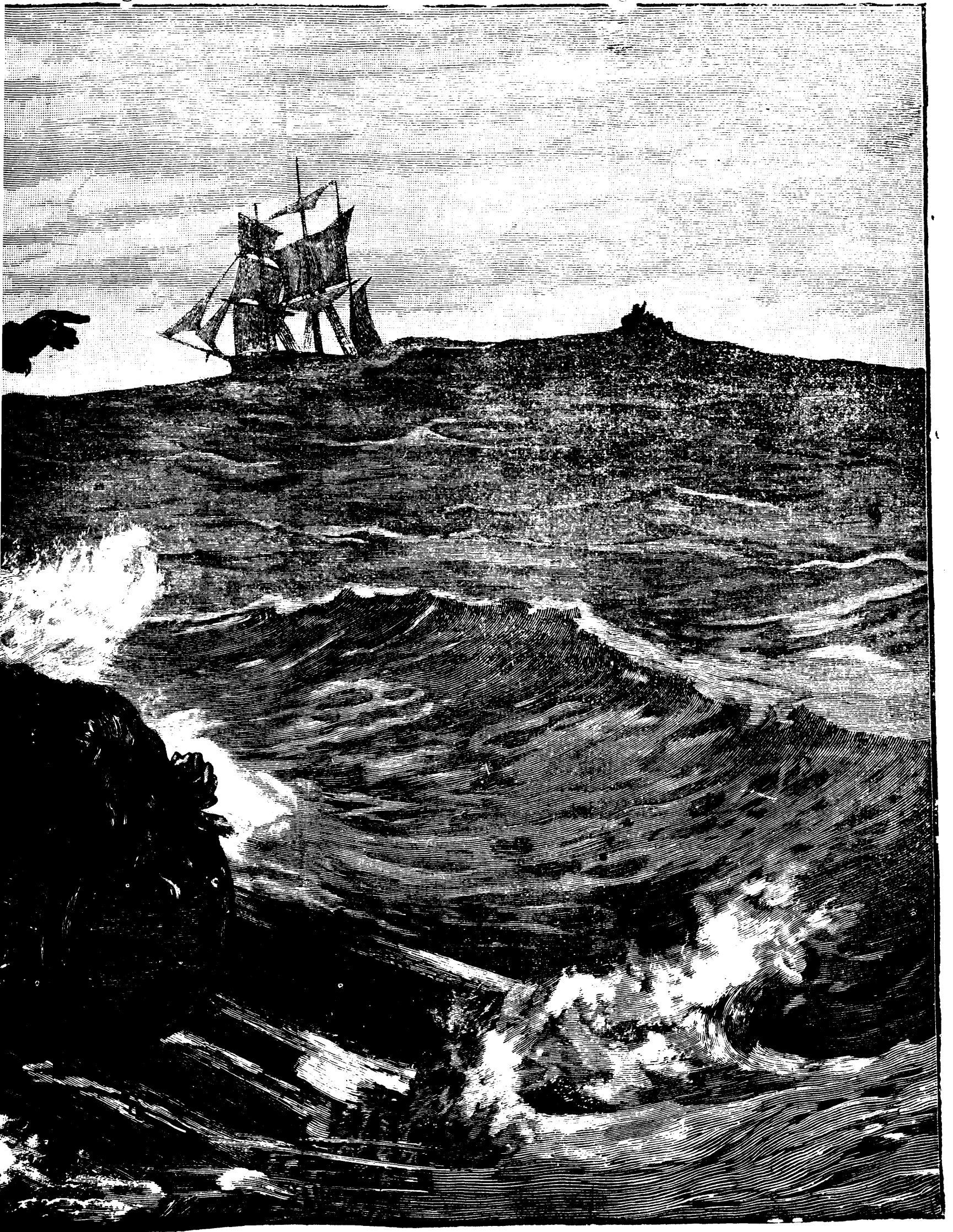


TABLEAU DE MME EVELYN MORANT COX

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

LETTRES D'UNE PARISIENNE

Jamais saison mondaine n'aura été aussi brillante que celle-ci. Les fêtes se multiplient à ne pouvoir les énumérer. On donne beaucoup plus de dîners qu'autrefois, et ces dîners se terminent par une réception. On a beaucoup parlé du dîner de cent couverts, par table de dix, offert à l'hôtel Reinach-Cessac.

Le bal costumé donné par la princesse de Léon a causé une admiration générale. Les plus jolies femmes de Paris, parsemées de séduisantes étrangères, les unes et les autres vêtues des plus magnifiques costumes du monde, avec des pluies de diamants, de pierreries et de perles, tout cela offrait un spectacle féerique.

Chaque époque était représentée : Le Louis XI, la Renaissance, le Louis XV, le Directoire, le Florian, le XVIII^e siècle avec les bijoux et les insignes du temps.

Les clous de la soirée ont été : 1^o l'entrée des masques de la comédie italienne ; 2^o l'entrée des quatre points cardinaux ; 3^o un mariage Directoire.

Comme merveilles de goût et d'exactitude, citons les costumes suivants :

La fille de la princesse de Léon, qui conduisait le cotillon, en Colombine Henri III ; la princesse de Léon, en costume Directoire ; la marquise d'Hervey, en Minerve ; la comtesse de la Rochefoucauld, en Marie-Antoinette ; la princesse Murat, en arlequine Louis XV, à damiers blancs et roses ; la duchesse de Grammont, en bourgeoise du dernier siècle ; Mme Bénardaki, en Junon ; Mme Gaillard, en grande duchesse sous François Ier ; la princesse Santonis, en costume Louis XV ; la vicomtesse de Pourtalès, en costume Montespan ; Mme Dollfus, en un richissime costume Pompadour ; la princesse de B. . . ., en Conventionnelle, etc., etc.

Les hommes avaient aussi de superbes travestis, entre autres le comte Robert Oppenheim, costumé en rajah des Indes ; le prince de Léon, en chef Vendéen ; le comte Xavier Orłowski, en Charles-Quint, s'est avancé vers la reine Isabelle en saluant de l'épée la souveraine des Espagnes.

La reine Isabelle portait le diadème et la traîne de cour.

Deux photographes, requis spécialement pour prendre des vues pendant toute la nuit, braquaient leurs instantanés au moment où costumes et danseurs offraient le tableau le plus attrayant.

La fête des fleurs au Bois de Boulogne a été splendide. Tout le luxe des toilettes d'été a pu être déployé pendant ces deux journées, grâce au beau temps qui s'en est mêlé.

Cela a été un tourbillonnement de couleurs vives et claires : les robes fraîches, les délicieux chapeaux, les légères ombrelles se mêlant, se confondant avec la pluie de fleurs, formaient un ensemble vraiment ravissant.

Comme les fêtes, les expositions se succèdent : au vernissage du Champ-de-Mars comme à celui des Champs-Élysées, grande affluence de gens venus non pour voir, mais pour être vus.

La peinture préoccupe médiocrement nos mondaines, et n'est qu'un prétexte à exhibition de tout genre. Il est de bon goût d'aller au vernissage comme à une première, c'est pourquoi ce qu'on appelle le *Tout-Paris* s'y donne rendez-vous pour faire assaut d'élégance.

Les modes nouvelles sont définitivement consacrées en ces journées mémorables. J'y ai remarqué quantité de toilettes claires en crépon, en foulard, en bengaline, en soie changeante, toutes plus plates les unes que les autres, certaines de forme princesse où serpentent des coquillés de dentelle, où courent des volants légers.

D'exquises capotes indéscribibles, de ravissants chapeaux de paille couverts de fleurs, et des ombrelles d'une élégance incomparable.

Nous avons eu ensuite l'exposition d'horticulture, l'exposition canine, puis l'ouverture du Salon des Arts Libéraux. Très curieuse, vraiment, cette dernière exposition ; à côté de peintures très médiocres pour ne pas dire plus, nous voyons d'ex-

cellentes toiles. Nous remarquons spécialement le portrait de M. Thivrier, député, par Mme Nallet-Poussin. C'est la nature même, tout éloge serait superflu.

Puis est venu le Grand-Prix. Il n'a pas plu ce jour-là, mais le temps incertain et humide a cependant empêché complète et triomphale la grande exhibition des toilettes créées en vue de cette fête si parisienne.

Pourtant, des toilettes claires, toute la gamme des nuances tendres, des étoffes légères, vaporeuses et souples, des foulards, du crépon, de la batiste et même de la mousseline.

Mme Carnot portait une merveilleuse robe de brocart mauve, la couleur à la mode, garnie de vieux point d'Alençon avec capote assortie.

Toutes les femmes se coiffent à la grecque, mais quelques élégantes ont lancé les bandeaux "à la jolie femme." Pour porter ces bandeaux plats, il faut être brune, avoir un visage très régulier, un front moyen, un profil exquis. Donc, très peu de personnes doivent se permettre cette coiffure qui a l'inconvénient de vieillir et de ne pas aller avec les chapeaux actuels. Du reste, je vous conseille, chères lectrices, de ne pas vous préoccuper de la mode pour votre coiffure ; il faut arranger vos cheveux suivant votre visage et l'expression de votre physionomie. C'est le seul moyen d'être toujours charmante.

JEANNE D'ISSALAT.

LA LANGUE MICMAQUE



N dévoué et savant missionnaire, aujourd'hui retiré du ministère, Mgr Charles Guay, pendant plusieurs années curé de Sainte-Anne de Ristigouche, paroisse peuplée de sauvages micmacs, publiait, il y a quelques mois, un recueil de prières dans la langue de ses anciens paroissiens.

Quoique le micmac soit le plus harmonieux et le plus doux de tout les dialectes parlés par les premiers habitants du pays, le but de Mgr Guay, en publiant cette jolie brochure, de trente et quelques pages, n'était pas d'imiter les Canadiens aux consonnances sauvages. Le but de l'auteur était plus pratique. Ainsi qu'il le dit dans ses quelques lignes d'introduction, pour garder la foi vivace chez un peuple, il faut lui apprendre à aimer sa langue et il faut lui donner les moyens de la conserver. C'est persuadé de ce principe, que Mgr Guay a publié son *Recueil de prières*.

L'abbé Antoine Simon Maillard, mort en octobre 1768, qui a laissé plusieurs manuscrits dans lesquels Mgr Guay a pu étudier cette langue si difficile, a écrit dans un ouvrage qui existe encore :

Qu'il en coûte de travail, de peine et de veillées pour, par soi-même, apprendre cette sorte d'idiome, et venir à bout d'en prononcer les mots ; je n'ose dire le nombre d'années que j'ai employées à ce travail. Huit ans à ne faire presque cela ne m'ont pas suffi."

Quelques détails sur cette langue que, probablement, Mgr Guay, seul de tous les Canadiens, possède, intéresseront sans doute les amateurs de linguistique.

Le micmac est très riche et aussi très difficile, car il ne ressemble à aucune langue parlée de nos jours.

Il y a dans cette langue deux genres : le genre animé pour tout ce qui a vie et le genre inanimé pour tout ce qui manque de vie.

Les deux genres influent sur les noms, les adjectifs et même sur les verbes.

Les noms ont deux temps, le présent et le passé. Il en est de même pour les adjectifs.

Dans la langue micmaque, il n'y a point d'article.

Les noms et les adjectifs ont deux nombres, le singulier et le pluriel.

Les verbes ont le duel.

Il n'y a point de pronom possessif.

Les noms ne se déclinent pas, mais leurs lettres finales varient beaucoup et leurs lettres initiales suivent les différents temps, nombres et personnes. Ils varient encore quand ils sont affectés d'une négation.

On peut diviser les verbes en trois classes et chaque classe se divise ensuite en plusieurs conjugaisons. Les verbes sont très difficiles à apprendre, puisque un seul verbe peut se conjuguer de quatorze manières différentes.

La brochure de Mgr Guay contient, outre l'abécédaire micmac, les paroles du signe de la croix, le *Pater Noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, le *Confiteor*, les commandements de Dieu et de l'Eglise, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

A ces prières, Mgr Guay a ajouté la doctrine de l'Eglise sur les mystères de l'Incarnation et les sacrements.

Citons, avant de terminer, les paroles du signe de la croix en langue micmaque : "Tan dé—lou—git ouè—goui—git nix—Kam, ak é—ouschit nix—Kam, ak ouè—gi—ou—li nix—Kam. A—men."

Aux lecteurs qui voudraient apprendre la langue micmaque, nous conseillons de se procurer la grammaire micmaque à laquelle Mgr Guay met actuellement la dernière main.

Vicario *Georges Roy*

S. E. MGR ROTELLI

(Voir gravure)

L'élévation de Mgr Rotelli au cardinalat a valu à l'éminent prélat les témoignages les plus flatteurs de l'estime et de la sympathie dont il avait su s'entourer pendant son séjour à Paris.

Il est difficile, en effet, de donner plus de preuves de mansuétude et de tolérance chrétienne que celles prodiguées en toute occasion par S. E. le cardinal Rotelli, et c'est se faire l'écho de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher que de le répéter à l'occasion de son départ.

C'est le comte Negroni qui a été chargé par le Souverain-Pontife d'apporter la barrette au nouveau prince de l'Eglise.

Le comte Negroni, qui avait revêtu l'uniforme des gardes nobles du Pape, a félicité Mgr Rotelli de son élévation aux honneurs de la pourpre, et lui a remis la calotte cardinalice, que Mgr Rotelli a posée sur sa tête.

Le prince Czartoryski et Mgr Poiron, évêque de Jéricho, assistaient à cette cérémonie.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

Nettoyage des tuelles et des dentelles.—Mettez-les tremper dans une eau de savon blanc très forte. Lorsqu'elles sont bien imbibées, mettez l'eau sur le feu et faites bouillir doucement pendant un quart d'heure.

Laissez reposer, retirez-les et pressez-les dans les mains sans les froter ; puis rincez à grande eau claire dans laquelle vous aurez mis un peu de bleu-azur. Plongez-les ensuite dans une très faible dissolution de gomme arabique.

Étendez-les alors, en les épinglant par les mailles du bord, sur une planche garnie de laine, et laissez-les sécher sans les repasser.

OCCASION

Une belle statue de Madone en ARGENT MASSIF, à vendre : hauteur, un mètre, et un demi-mètre de circonférence ; étant une copie de la statue de la Piazza d'Espagne, à Rome : valeur réelle 5,000 francs, ayant appartenu à S. S. le pape Pie IX, ainsi que plusieurs autres reliques de feu le comte T. Filippini Bonconi.

Pour renseignements, écrire à L. de P., bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 40, Place Jacques-Cartier, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 18 JUILLET 1891

FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

L'AFFAIRE DE LAURIAC

Et n'y tenant plus... agité, palpitant, de ses doigts tremblants, il brisa le cachet....

Une lettre d'abord, dix billets de mille francs ensuite....

Dix mille....

Jamais, même dans ses plus beaux jours, la direction Cantaloube n'avait touché pareille aubaine, jamais le dompteur n'avait eu en sa possession pareille somme.

Alors, la vue des billets produisit sur Gulistan d'abord, sur le reste de la troupe ensuite un affolement aussi général qu'imprévu.

Sans s'en rendre compte, Gulistan donna la main à Palmyre, qui s'empara de celle de l'ainé des petits Cantaloube; les musiciens suivent le mouvement, et Chinette est entraînée par Maraton dans une sarabande générale, entourant le cheval du courrier, qui commence à renâcler et à pointer, légèrement excité par cette scène étrange.

Et Gulistan s'était mis à chanter à tue tête, son refrain favori légèrement modifié pour la circonstance :

Nous s'en irons le soir dans la vallée
Tout souriants comme des papillons bleus.

Le courrier ne bronchait pas; en serviteur d'un grand style, il se mordait les lèvres pour ne pas pouffer en face de ce branle démoniaque et grotesque.

À bout d'haleine, Palmyre s'arrêta la première, et le reste de la troupe suivit son exemple.

Dix mille francs ! Une fortune !

—Mais il y a une lettre, fit Palmyre, revenant la première au sentiment de la réalité.

—Oui, une lettre ! une lettre ! — répliqua le chœur, — lisez-nous la lettre, patron.

Ce que disait la lettre valait certainement mieux encore que les dix mille francs.

Fédor remerciait d'abord Gulistan Cantaloube. Il remerciait toute la troupe et il promettait à tous un heureux avenir.

« Les dix mille francs, — disait-il, — ne sont qu'un acompte. »

À ces mots Gulistan Cantaloube fut obligé de s'arrêter.

La tête lui tournait et le cœur aussi.

Et alors ce ne fut plus une sarabande, mais une embrassade générale.

Palmyre et Chinette passaient des bras du patron et de Maraton dans ceux de tous les musiciens, et le courrier lui-même, s'il avait eu l'imprudence de mettre pied à terre, n'eut point échappé à cette générale accolade.

Le comte Stroganof complétait la phrase.

Les dix mille francs n'étaient qu'un acompte, pour faire face à la liquidation de la troupe Cantaloube.

Comme Fédor supposait que ce métier d'errant ne pouvait que médiocrement convenir à Gulistan et à sa famille, il lui proposait une rente, réversible sur la tête de ses enfants, et une petite maison au bord de la Marne. Si Cantaloube, après un certain temps donné au repos, désirait s'établir dans le commerce, le comte Stroganof s'engageait à lui fournir les frais pour son établissement.

Ces mêmes propositions s'étendaient à Chinette.

Alors !... ce fut de la démence.... Les sanglots de Palmyre la suffoquèrent au point qu'elle perdit connaissance.

Aussitôt les petits Cantaloube se mirent à pousser des cris désespérants, tandis que Chinette et Maraton tapaient dans la main de la pâmée.

Cantaloube, la tête perdue, s'évertuait de son mieux, en répétant d'une façon inconsciente :

—Quel groupe !... Mes enfants.... Quel groupe ! Si du moins, nous avions là, sous la main un photographe !

Palmyre revenait enfin à elle. La joie des siens, celle de ses amis, lui prouvèrent qu'elle n'était pas sous le jouet d'un rêve.

—Allons ! — fit Cantaloube au courrier, — faut quitter votre bidet !... Vous allez prendre quelque chose avec nous....

Le courrier remercia. Il avait des ordres, il repartait poste pour poste.... Il attendait simplement le reçu de la lettre qu'il devait rapporter au comte.

D'une main, tremblante en s'y reprenant à dix fois, Gulistan Cantaloube fournissait le reçu en répétant :

—Vous prendrez bien tout au moins un petit cognac....

Mais le courrier était inflexible et la troupe le vit partir aussitôt au petit galop de sa monture, poursuivi par les bénédictions de tous les saltimbanques.

—Allons ! mes enfants, — fit Cantaloube, — c'est Chinette qui avait raison.... Je vais quitter le métier, comme bien vous pensez.... Je vais être rentier !... Ça va-t'y être drôle !... J'irai voir travailler les confrères.... En attendant c'est très heureux que nous nous trouvions en pleine foire, car nous allons plus facilement liquider....

Le soir, il y eut grand festin, dans l'une des plus achalandées guinguettes d'Orléans....

Le lendemain matin, la troupe était occupée à faire ses préparatifs de départ.

On pliait les tentes, on serrait les planches, on déplaçait les bâches.

Gulistan Cantaloube était en pourparler, depuis la première heure du jour, avec un collègue pour lui céder en bloc son matériel et son solde de bêtes.

Il n'y en avait pas pour lourd, et l'affaire devait aisément se conclure; le dompteur, certain de sa prochaine fortune, se montrait très coulant sur la question d'argent.

Depuis la veille il nageait en plein ciel.... Encore quelques heures et il prendrait le train pour Paris, afin d'aller s'entendre avec un homme d'affaires que le comte Stroganof lui indiquait dans sa lettre et qui serait chargé de régler toute cette palpitante question.

Gulistan Cantaloube revenait donc à la loge.

Le confrère, un autre dompteur, avec lequel il avait traité ferme, le suivrait dans quelques instants.

Gulistan se disposait à grimper dans la voiture qui lui servait de demeure, lorsqu'un "pst ! pst !" parvint à son oreille et l'arrêta net.

C'était un signal à lui adressé pour attirer son attention.

Ce signal était fait par le bourgeois, l'homme au caoutchouc qui avait fait cadeau au dompteur de la femme sauvage.

Ma foi, Cantaloube n'y avait pas songé.

Non ! Pas une seconde sa pensée ne s'était arrêtée à lui depuis l'enlèvement de la Petite-Mai.

Cantaloube sentit donc le rouge le plus vif lui monter aux joues.

Il essaya de faire bonne contenance.

—Et autrement, — dit-il, — ça va-t-il bien, la santé ?....

Fabrice Dementières jetait autour de lui des regards défilants.

Pour suivre de tout près les sensations délicieuses que devaient lui procurer certainement les nouvelles phases de sa vengeance, il avait eu le courage d'attendre.

Mais les heures avaient été bien longues, péniblement elles s'étaient traînées.

Enfin, tous les deux, ils n'avaient pu y tenir davantage, car les mêmes sentiments d'intense haine bouillonnaient plus encore dans l'âme odieuse de l'horrible Henriette.

Et c'était elle qui, la première, avait dit à son frère :

—Dis donc, mon bon Fabrice, si nous allions la voir à Orléans ?....

M. Dementières avait hoché la tête.

—C'est bien dangereux ! nous pouvons être suivis.... Tu comprends bien que les autres doivent se démenier comme de beaux diables.

—Nous aurons l'air de partir pour Paris, nous prendrons nos précautions.... Et puis nous verrons bien si l'on nous suit à la gare.

Fabrice ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre; tout comme sa sœur il en mourait d'envie.

Ils avaient bien tort d'éprouver de telles craintes. Dans leur désespoir Fédor et Marcelle ne songeaient certainement pas à eux.

M. Dementières et sa sœur étaient donc partis pour Orléans.

Et une fois arrivé au coin du boulevard Saint-Vincent, Fabrice était parti en éclaireur.

Peu d'instants plus tard, il atteignait la loge de Gulistan Cantaloube au moment où celui-ci était en train d'organiser son départ et d'opérer sa liquidation, puisque, grâce à la générosité princière de Fédor, il allait pouvoir quitter la carrière.

Fabrice ne s'était point aperçu tout d'abord de l'embarras du dompteur.

Il regardait tout autour de lui pour s'assurer qu'aucun espion n'était attaché à ses pas.... Mais non, en dehors des saltimbanques, le boulevard, à cette heure matinale, était complètement désert.

—Eh bien ! demanda-t-il à Gulistan, avez-vous été satisfait.... Ça a-t-il bien marché ?

Gulistan cherchait une échappatoire et l'imagination n'était pas son fort.

Ce fut Chinette, sortant par hasard de la loge, qui vint à son secours.

Avec ce tact particulier aux femmes, elle avait bien deviné un drame mystérieux et sombre dans ce don invraisemblable et subit de la Petite-Mai à son patron.

Elle prévoyait donc à l'arrivée de l'homme au caoutchouc, — elle ne désignait point autrement M. Dementières, — que l'affaire allait se gâter.

Et comme Gulistan Cantaloube demeurait bouche bée devant Fabrice et allait évidemment dévoiler le pot aux roses, elle intervint juste au bon moment.

—Figurez-vous, mon bon monsieur, que nous avons eu tous les désagréments de la terre avec... cette personne.

Fabrice avait dressé l'oreille, son œil s'inquiétait.

—Quels désagréments ? — dit-il d'une voix sifflante, — mais parlez donc.... Quels désagréments ?

—Oh ! là ! — fit Chinette, — comme vous prenez feu, mon brave monsieur.... Quel salpêtre !... Je vous dis que mon patron a été très imprudent de s'engager aussi légèrement dans cette affaire.... Là.

Fabrice Dementières devenait livide.

—Pourquoi ? — demanda-t-il.

Parce que la petite a poussé des beuglements.... que la police est intervenue.... Pour tous les voisins il n'y avait pas moyen de fermer l'œil.... Alors !....

—Alors ! — fit Fabrice Dementières en grinçant des dents.

—Dame ! Alors ! — répliqua Chinette en baissant les yeux et en prenant un air ingénu — nous sommes trouvés dans la douloureuse nécessité de la relâcher.

Les contractions nerveuses rendirent la physionomie de Fabrice Dementières épouvantable.

—Alors ! — cria-t-il d'une voix que la rage assourdissait, — Alors ! elle.... elle n'est.... elle n'est plus là ?

Et de sa main droite étendue il indiquait la cage de Brutus.

Chinette ne se démontait pas pour si peu.... N'avait-elle pas son bel argent en poche, et en outre de cette forte somme, la certitude d'un heureux et prochain avenir ?

—Ben non ! — fit-elle, — vous comprenez bien qu'avec la police, comme elle est exigeante, au jour d'aujourd'hui, on ne peut pas plus séquestrer un sauvage qu'un chrétien, ou un païen !

La rage de Fabrice Dementières ne connut plus de bornes....

Il tomba sur Chinette les mains étendues, les ongles écartés, pareil à un fauve...

Mais Chinette était, — comme elle le disait elle-même, — bon cheval de trompette.

— Oh ! oh ! — fit-elle, — qu'est-ce que c'est qu'ces manières là... Ohé ! Maraton !

Naturellement elle faisait appel à son homme.

— Vous mentez, — hurlait M. Dementières, dans un paroxysme de folie, — vous mentez !... C'est faux !... Vous êtes des misérables !... Vous l'avez vendue !...

Gulistan Cantaloube n'avait pas attendu la venue de Maraton.

Au mouvement de Fabrice, il lui avait tout droit sauté dessus, le cramponnant à la gorge.

Mais en même temps Maraton arrivait, hochant la tête de droite à gauche, marchant les jambes écartées, en répétant avec cet accent si spécial dont le berceau est circonscrit entre la chaussée Clignancourt, le faubourg Saint-Antoine et la rue Maubuée.

— Ci cé ça donc ?... Ci cé ça ?

Et du premier coup il enleva, comme un paquet, Fabrice Dementières des mains de son patron et et commença à lui vigoureusement serrer la vis.

Fabrice ne tenta même pas un simulacre de défense.

Aussi bien, tout s'effondrait en lui. Il se laissa choir dans les grosses pattes de l'hercule en murmurant :

— Ah ! faites tout ce que vous voudrez... cela m'est bien égal maintenant.

Maraton n'était pas un lâche. Ce bloc de grosse chair était incapable de fapper un ennemi sans défense.

Il lâcha donc M. Dementières qui, ne retrouvant même pas ses jambes, s'affala par terre et s'étendit tout de son long...

Chinette le releva vivement.

— Qu'est-ce que vous avez ?... Voyons !... Tenez-vous donc un peu ?...

Désespérément, Fabrice secoua la tête.

— Ah ! — s'écria-t-il d'une voix mouillée de ses larmes, — c'est que vous ne savez pas... Non... vous ne pouvez pas savoir...

En même temps, titubant comme un homme ivre, courant à une courte distance, derrière l'un des gros arbres du boulevard, il alla retrouver Henriette, qui l'attendait, palpitante d'angoisse.

— Viens ! — lui dit-il, — viens tu sauras tout.

La vieille chouette, embéguinée dans une capeline noire, qui la rendait plus hideuse encore, suivit son frère à son appel...

Elle ne savait rien encore, mais elle se doutait bien qu'elle allait toucher à une heure suprême.

Arrivée au milieu du groupe des saltimbanques qui ne comprenaient point cette émotion des deux bourgeois, touchant à la folie, elle jeta sur Cantaloube, sur Palmyre, sur Chinette, des yeux égarés en demandant d'une voix qui ressemblait à un râle :

— Voyons !... Dites-moi vite ce qu'il y a... Je veux... vous entendez bien... Je veux le savoir.

Il y eut un silence... Un long silence...

Tous ceux qui assistaient à cette scène étaient effrayés par les gros yeux ronds d'Henriette qui dardaient des lances fulgurantes.

A la fin, Chinette eut le courage de répondre :

— Eh bien ! voilà !... La femme sauvage... s'est évadée...

De même qu'à Fabrice Dementières le même mot vint aux lèvres de la vieille fille :

— Vous mentez ! — s'écria-t-elle. — Vous mentez...

Elle n'acheva pas

De ses deux bras maigres, comme des pattes de crabe, elle battit l'air, comme un noyé cherchant à se raccrocher à une branche, puis elle s'étala en arrière, heurtant son horrible tête convulsée contre l'un des portants de l'escalier de la loge.

Chez les femmes, le sentiment de l'humaine charité persiste toujours quand même.

Palmyre et Chinette s'étaient élancées, elles relevaient la vieille fille.

Les gros yeux de celle-ci devenaient fixes, sans regard, tout troublés comme s'ils avaient entrevu la mort elle-même.

Cette fois, elle était frappée par une congestion cérébrale.

Impossible de tirer un mot, d'obtenir un mouvement de cette masse inerte.

Et Fabrice ne semblait nullement s'inquiéter de sa sœur...

Il se tenait à l'écart, roide, cramponné à l'un des portants de la loge, en répétant à mi-voix :

— Maintenant ! elle est dans leurs mains !...

Ils la possèdent !... ils sont heureux !... Ah ! comme j'aurais bien fait d'écouter ma raison... de la tuer, de la faire disparaître... quand même j'aurais dû l'étrangler de mes propres mains...

La vieille Dementières avait complètement perdu connaissance.

On l'avait étendue sur un matelas.

Mais pour l'instant, malgré les soins de Chinette et de Palmyre, malgré des affusions d'eau froide, des inhalations d'éther, elle persistait à ne point revenir à la vie.

On l'avait transportée d'urgence dans une pharmacie située à l'un des proches coins du boulevard Saint-Vincent.

Et les réactifs les plus violents ne purent même point avoir raison de son inertie.

Enfin, après deux heures d'impuissants efforts, le pharmacien qui lui donnait les soins les plus intelligents laissa échapper un soupir de satisfaction.

— Elle vit, — dit-il, — en écartant le flacon qu'il tenait à la main, car la vieille fille venait de tenter un geste de la main pour l'écartier de son visage... Elle revient à elle... ses yeux vont s'ouvrir...

Ils s'animaient un peu... mais le premier regard fut horrible...

Droit, fixe, glauque, il écarta les rangs des curieux qui l'entouraient...

Elle semblait chercher quelqu'un.

Le sentiment de la haine revenait en elle, le premier, avec la sensation de la vie...

Ses lèvres remuèrent à diverses reprises, cherchant des mots introuvables pour rendre le flot de pensées haineuses qui se bouscuaient dans son cerveau troublé.

Les paupières battaient frénétiquement, fuyant la lumière du jour, et cherchant à voiler la lueur hagarde de ses effrayantes prunelles.

— Alors, bégaya-t-elle, — elle est partie !... Ils l'ont enlevée !...

Et tout son corps s'agitait en mouvements désordonnés, cherchant à s'élaner à la poursuite d'un être invisible.

Inerte, elle retomba sur le fauteuil où elle se trouvait, trébuchant et manquant de tomber d'un côté et d'un autre.

Un nouvel effort lui démontra son inertie.

Le corps seul, le tronc pouvait se démener encore, les deux jambes venaient d'être frappées de paralysie.

Un médecin, appelé en hâte, constatait cette malheureuse catastrophe...

Il essayait de violents réactifs... Les moxas, les sinapismes, les ventouses, toutes les brûlures, même celles du thermo-cautère, ne produisaient même pas un grésillement, un tressaillement sur ces deux membres frappés par une mort complète.

On fut obligé de revenir à Fabrice Dementières qui était toujours demeuré pétrifié à la même place.

Le dompteur s'avança vers lui, en lui disant :

— faut emmener votre sœur, voyez-vous. Elle vient d'être frappée !... Ça peut être grave...

Pour l'instant, il ne s'en souciait guère... que lui importait...

Il ne songeait qu'aux autres, aux ennemis, à ceux qui devaient, à cette heure, nager en plein ciel.

Malgré lui, malgré tout, ils étaient donc parvenus à s'en rendre maîtres !...

Tout s'effondrait !... Tout finissait pour lui ! Fabrice !... Sa vie était finie...

Non, en vérité, il ne se répandit pas en reproches.

Il s'en fut chez un loueur, y prit une grande voiture, dans le fond de laquelle on étendit Henriette et tous deux, sans desserrer les dents, dans un sombre désespoir, encore alourdi par une désespérante lenteur, ils regagnèrent Vernon, où ils n'arrivèrent que fort tard dans la soirée.

Irma les attendait sur le seuil du grand portail.

Elle ne pouvait distinguer dans l'ombre le visage de Mlle Dementières.

— Eh bien ! demanda-t-elle, au moment où elle s'apprêtait à aider sa maîtresse à descendre de voiture, — c'est-y rigolo de la voir en cage ?

Personne ne lui répondit.

Fabrice Dementières mettait pied à terre.

— Il faut aller chercher le jardinier, — dit-il d'une voix sèche, — votre maîtresse ne peut descendre... Elle est malade... Elle est très mal... Je ne sais pas comment cela finira, mais je crains bien qu'elle ne puisse plus se mouvoir...

— Et la petite, — demanda Irma, — où est-elle, l'avez-vous vue ?

Un rugissement sourd s'échappa de la poitrine de Fabrice.

— Non ! nous ne l'avons pas vue... Elle est... Je ne puis... Non !... Elle est aux Souches !... Ils ont réussi à s'en emparer...

— Ah ! bien ! — fit Irma — si on peut dire !... Voilà un malheur !...

Le lendemain, Fabrice Dementières s'alitait... Il ne pouvait supporter sans fléchir un coup semblable...

Répétons-le encore... c'était toute sa vie qui s'écroulait...

Un formidable ictère s'était emparé de tout son corps, jaune comme du safran...

Néanmoins il réagit, la haine triompha cette fois encore de la mort.

Il revint à lui, se remit sur ses jambes, mais combien changé, grand Dieu !

Il avait vieilli de dix ans... Les traits demeuraient plissés sous le poids d'une perpétuelle contrainte, tant et si bien que Gaston Louchard avait hésité à le reconnaître.

Le désordre de sa toilette, ses habits sales, fripés, déchirés même, prouvaient que la folie le guettait déjà et lui imprimait ses ongles crochus sur l'épaule.

Tout le long du jour, pareil à une âme en peine il errait dans le parc de Vernon... Il ne s'intéressait même plus à sa terre de Briac... Il demeurait tout le temps dans cette maison triste et sordidement propre appartenant à sa sœur.

Quant à Henriette, son martyre commençait.

Irma n'avait aucune tendresse pour la paralysée.

Paresseuse, gourmande, cherchant à en faire le moins possible, elle ne répondait que bien à la longue aux désespérés appels de la sonnette de sa maîtresse.

— Qu'est-ce que vous voulez donc encore ? — lui disait-elle brutalement, la secouant, la hochant sans se soucier des douloureuses plaintes de la vieille fille.

Henriette ne lui répondait pas...

La paralysie envahissante commençait à s'étendre aux lèvres, à la langue...

Elle était à la merci de la femme de Romain.

Mais elle supportait les mauvais traitements et les injures.

La seule lueur de haine intense continuait à flamboyer dans ses grosses prunelles ignées et à lui donner un semblant de vie...

C'est alors, au bout de très peu de jours, faisant un suprême effort pour retrouver une dernière énergie, que Fabrice Dementières s'était rendu à Paris pour essayer de retrouver cet homme, cet inconnu qu'il avait éconduit bien à tort, il le regrettait énormément à cette heure, et avait fini par retrouver, comme il a été dit, le vicomte de Kersaint...

Et maintenant il se tenait en face de Gaston, les mains tombées, suppliantes, hideux avec sa face grimaçante et convulsée, en lui disant :

— Aidez-moi !... oui, aidez-moi !... Je vous en conjure, et tout ce que je possède est à vous...

II.—UNE BATTUE

Dans un petit salon du rez-de-chaussée du château de Lauriac, meublé avec le goût exquis d'une grande dame intelligente qui tient à avoir constamment sous les yeux les meubles élégants, les merveilleux bibelots lui rappelant tous de chers souvenirs, la marquise de Lauriac se tenait au coin de la cheminée, assise dans une profonde ber-

gère, et tisonnant d'une main distraite un feu pétillant et clair.

Nous l'avons dit, la marquise avait été remarquablement belle.

A cet instant, elle était frileusement enveloppée dans une bouillette de soie sombre. Les grandes lignes de son visage s'encadraient d'une fontange noire, en point de Chantilly, qui faisait ressortir plus encore la préoccupation lourde et triste qui se lisait dans ses yeux, fatigués plus encore par les années que par les chagrins.

Ses regards se portèrent bientôt sur une petite pendule en vernis Martin égayée par une bergère à tons clairs, et elle appuya le doigt sur un bouton de sonnette électrique.

—Lorsque M. Forcière arrivera, — dit-elle au valet de chambre qui se montra aussitôt, — vous l'introduirez immédiatement.

Le domestique sortit.

La marquise avait recommencé à chagriner le feu, qui cependant marchait à merveille.

—Je vais donc être toute seule — finit-elle par dire à mi-voix, en hochant la tête.

Elle tourna les yeux vers une miniature représentant le portrait d'un homme de cinquante ans, en habit rouge, le portrait du marquis, mort quelques années auparavant.

—Mon pauvre ami, — murmura-t-elle encore, — vous ne m'avez pas rendue heureuse ; vous m'avez bien peu chéri, mais vous avez eu tort de partir avant moi... Vous auriez dû rester sur terre, ne fût-ce que pour me tenir compagnie, une fois revenu de vos folies, de vos erreurs... Quand je pense que je serai seule, à l'heure du grand voyage, que pas un de mes enfants ne sera là pour me fermer les yeux... Ah ! c'est par trop triste ! — Et elle termina, en accompagnant ces derniers mots d'un long soupir : Décidément la vie ne vaut pas toute la peine que l'on se donne pour elle.

La porte s'entrebâilla légèrement, tandis qu'une petite main y grattait, comme pour demander une permission bien inutile du reste, et la voix de la petite Loulou se fit entendre avec une expression câline.

—Peux-tu entrer, grand'mère ?

—Oui, mon cher amour... Oui, tu peux entrer... Aussi bien ta vue dissipera mes idées désespérantes.

Et l'amour d'enfant arriva en courant jusqu'à la marquise, sur les genoux de laquelle elle grimpa, en se mettant aussitôt à la couvrir de caresses.

—Et vous avez été sage, Loulou ?...

—Oh ! oui ! très sage... Loulou a été très bien...

—Encore un peu pâlotte.

—Oui, mon grand ami Valroy a dit ça ce matin à petite mère...

—Ah !... fit la marquise, tu as vu M. Valroy ce matin ?

—Mais tous les matins, grand'mère, vous le savez bien... Tous les matins depuis que Loulou a été malade...

La porte s'ouvrit de nouveau et Blanche de Lauriac, en simple mais charmante toilette du matin, pénétra dans le petit salon, venant rendre à sa mère sa visite matinale.

La jeune femme embrassa la marquise avec une tendre effusion.

Depuis quelque temps, un notable changement s'était manifesté dans la personne et le visage de la jeune femme. Elle était pâle, plus triste encore qu'au moment de la catastrophe à la suite de laquelle elle avait découvert l'indignité de celui à qui elle était liée pour la vie...

Une préoccupation constante se lisait maintenant dans ses yeux, si bien faits pour éprouver la joie, le plaisir et tous les bonheurs de la vie.

Distraite, énervée, elle ne pouvait dissimuler, à l'œil inquisiteur et prévoyant de sa mère, l'état d'agitation auquel elle faisait de vains efforts pour échapper.

Et une rougeur subite apparaissait sur ses joues pâles lorsqu'elle se sentait suivie par les regards de la marquise, dans lesquels se devinait une muette interrogation.

—Tu as vu M. Valroy ce matin ? — demanda Mme de Lauriac après avoir répondu avec usure aux caresses de sa fille.

De pâle qu'elle était, la jeune femme devint craquoise.

—Mais oui, maman, depuis que Loulou a été si malade et qu'il l'a soignée avec le dévouement dont vous avez été témoin, il vient tous les matins lui rendre visite.

—Et comment la trouve-t-il ?

—Faible, pâlotte encore ; mais c'est une affaire de temps et de soins. Du reste, il vous le dira lui-même... ma chère maman...

—Il va venir, fit avec étonnement la marquise ?

—Oui, il déjeune au château ce matin, c'est Henri qui le lui a demandé.

Les gardes ont, paraît-il au rapport, une forte bande de sangliers ; dès hier, mon frère a envoyé une dépêche à M. de Marcenay, et une voiture vient d'aller chercher celui-ci à la gare... Ces messieurs chasseront en battue après le déjeuner.

Blanche s'était tue... Entra elle et sa mère il y eut alors un long silence.

Un ennui, — finit par répondre la marquise.

Me Forcière m'a écrit qu'il m'apporterait ce matin la somme dont il a bien voulu se charger, chez Me Famchon, et nous allons être forcés de le garder à déjeuner.

—Alors, ma mère, que je vous remercie encore. Vous vous êtes donc décidée à faire ce que je vous ai demandé...

—Il l'a bien fallu, vilaine enfant !... N'ai je pas toujours eu d'ailleurs l'habitude de faire ce que vous désirez ?

—Je vous remercie, ma mère... Oui, c'est de tout mon cœur que je vous en rends grâce, — fit la jeune femme d'un voix grave.

—Alors, — demanda la marquise, — tu es donc toujours décidée à mettre ton projet à exécution ?

—Oui, ma mère...

—Tu veux quitter Lauriac !... ton frère !... Et moi ! moi surtout, qui n'ai plus que bien peu d'années à vivre...

Des larmes apparurent à la marge des cils de Blanche de Lauriac...

—Ma mère, il le faut !... Je ne puis vivre à Lauriac... J'ai besoin, oui, un impérieux besoin de mouvement... Je vais voyager... Je vais aller vivre... en Amérique, en Russie, que sais-je ?... Ailleurs... en un mot.

La marquise poursuivait toujours sa fille de son regard pénétrant.

—Il faut que tu partes, — dis-tu, ma fille. — Il faut que tu t'éloignes de moi... Voilà tout ce que je comprends...

—Ma mère !...

—Que veux-tu que je te dise encore... ton frère va partir avant longtemps... toi tu veux t'expatrier... Aller vivre à l'étranger !... naturellement tu emmèneras ta fille... Et moi ! moi !... ta mère !... que deviendrai-je, condamnée à vivre seule à Lauriac ?

Les larmes coulèrent lentement sur les joues de la jeune femme...

—Ma mère !... dit-elle lentement, — je suis profondément malheureuse... Ne m'interrogez pas, ma mère !... je ne pourrais vous répondre. Après la séparation qui ma ramenée à vous, j'avais éprouvé de bien cruelles douleurs... Celles que je ressens aujourd'hui sont plus violentes encore.

La marquise hocha la tête à diverses reprises...

—Tes douleurs, ma pauvre enfant, je les connais, je les comprends...

Blanche tressaillit en regardant fixement sa mère.

—Crois-tu donc, — poursuivit la marquise, — que je n'ai point deviné ce qui se passe dans ton cœur ! Ah ! ma chère aimée, les yeux d'une mère sont d'une pénétration que rien ne saurait arrêter, lorsqu'il s'agit du cœur de ses enfants... Je ne t'ai pas poursuivie, tu me rendras cette justice, de mes demandes indiscrettes... Je ne t'adresserai qu'une question à laquelle tu me répondras avec tout ton cœur !... Blanche... tu n'as rien à te reprocher ?...

La jeune femme tressaillit nerveusement, et regardant sa mère bien en face.

—Oh ! ma mère !... Pouvez-vous ?...

—Non... Non... Mon enfant !... Non ! je te crois... C'est le destin, la fatalité... Que sais-je... Oui, l'homme s'agite et Dieu le mène.

—Si vous m'avez comprise, ma mère, — poursuivit

Blanche après un nouveau silence — vous avez dû vous rendre compte qu'il faut que je parte...

—Oui, mon enfant !... Je ne te retiens pas... Peut-être pourras-tu revenir bientôt auprès de ta mère, quand ton cœur t'aura averti que ce retour est possible, alors qu'il me rendra si heureuse...

J'ai donc fait demander une très grosse somme à Me Famchon qui a dû la remettre à ce petit avoué de Brétigny-sur-l'Aire que nous avons quelquefois employé. Il va m'apporter trois cent mille francs... ce matin même, il me l'a annoncé par le courrier... Ces trois cent mille francs, je te les remettrai, ma fille...

Si tu veux te fixer à l'étranger, acheter une terre, où tu puisses vivre d'une manière commode, convenable... ils te serviront de première mise... Nous verrons par la suite... Et quand comptes-tu partir ?...

—Quand Louise sera complètement rétablie...

Et l'émotion gagnant la jeune femme de plus en plus, elle se jeta au cou de la marquise en lui disant :

—Oh ! ma mère, vous êtes la meilleure, la plus chère, la plus sainte des femmes...

—Non, ma fille, je ne suis rien de tout cela, — répliqua Mme de Lauriac en s'essuyant les yeux.

—A Henri comme à toi, je ne vous répondrai qu'une chose... Je suis votre mère, mes chéris, et c'est jusqu'au plus intime de moi que je vous aime.

Toute cette conversation à mots couverts, Mlle Loulou l'avait écoutée sans rien dire.

L'enfant n'y comprenait rien ; elle devinait simplement, avec l'instinct propre aux chers petits êtres, qu'il se passait entre sa grand-mère et sa maman quelque chose de grave.

Aussi demeurait-elle la tête cachée contre le cœur de la marquise, les yeux grands ouverts, attendant avec une patience infinie que l'explication dont elle ne pouvait se rendre compte, mais qui lui inspirait cependant un vague effroi, eût pris fin.

Mais quand les deux femmes se furent rendues maîtresses de l'émotion qui les gagnait, l'adorable visage du bébé se contracta, sa bouche s'étira, tandis que s'avavançait sa lèvre inférieure, et elle dit d'une petite voix aiguë où se devinaient déjà des larmes :

—Oui, mais si vous pleurez toutes les deux comme ça... C'est moi qui vais pleurer aussi...

—Non ! cher trésor, — fit la jeune mère, en s'emparant de sa fille et la couvrant de frénetiques caresses, ne pleure pas, va... Ne sois pas malheureuse, n'aie pas de chagrin... C'est bien assez de ceux que supporte ta mère !...

Le valet de chambre frappa discrètement à la porte et se montra aussitôt.

—Une voiture de louage vient d'entrer dans la cour, madame la marquise.

—Qui la conduit ?...

—M. Mouton, le loueur de Brétigny-sur-l'Aire, c'est lui qui conduit lui-même M. Forcière,

Quelques instants plus tard, Me Arthur Forcière se présentait devant la marquise de Lauriac.

Plus bombé que jamais, la bouche débordant des oreilles, grâce à un sourire stéréotypé, le sourire que l'on doit aux grands clients.

Arthur Forcière, une serviette sous le bras, saluait en tirant fortement l'un de ses pieds en arrière.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

NOUVELLES A LA MAIN

Bibolet a été presque aveuglé par du vitriol qu'une femme jalouse lui lança un soir à la figure.

—Ah ! cette femme, disait-il, en parlant d'elle, je l'ai bien aimée, mais elle m'a coûté les yeux de la tête.

On parle de l'intelligence des animaux.

—Comment, vous osez dire qu'il y a des chiens qui ont plus d'intelligence que leur maître !...

—Certainement, c'est rare, mais j'en ai un !

Madame à son mari qui est médecin : " Mon ami, il faut rentrer, si tardions davantage, toute la clientèle serait rétablie.

LES GRANDES PARTIES DE JEUX

Les parties de Baseball, le grand jeu national américain, en ce moment, battent leur plein aux États-Unis, le grand jeu anglais, le Cricket. Et il est opportun de rappeler les paroles d'un champion célèbre : M. Louis Rush, 49 Preston st., Détroit. Mich, E. U. A., écrit : " En lançant la balle, je me suis foulé un bras. Deux applications d'huile Saint-Jacob m'ont guéri." Si vous voulez être prêts pour le lendemain, essayez-la.

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

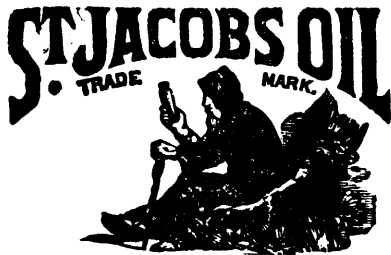
25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.



ST. JACOBS OIL
TRADE MARK.
LE GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
GUÉRIT :
RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert ; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'Impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furoncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furoncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consommation étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

OXYR •• GIANT •• FOOD

Agit comme l'éclair pour nourrir, régulariser et donner de la force à tout le système. Son effet est

M A G I Q U E

Une seule boîte vous guérira. Chez votre pharmacien ou envoyé sur réception du prix :

OXYR AGENCY,

P. O, BOX 748,

MONTREAL, P.O.

PRIX : 10c, 35c et \$1.00 pour une boîte contenant 119 doses.

VOUS VOULEZ DU BON MARCHÉ !
On va vous en donner !

Et comme il n'y a rien de plus réel nous défions qui que soit de prouver le contraire.

Du reste il est à la connaissance de tout Montréal que l'ancien magasin Jos Dagenais, No 231, rue St-Laurent, est le seul de toute la ville qui sache faire des sacrifices de prix sur les marchandises en général.

Cette vente, la plus extraordinaire qui se soit encore vue, durera tout le mois de Juillet.

VENEZ, JUGEZ ET ACHETEZ

Toutes les marchandises ci-dessous sont réduites dans les proportions suivantes et vendues à :

10c, 15c, 20c et 25c dans la PIASTRE.

INDIENNES ET SATTINES RICHES

6 cents, 7cents et 7½ cents

Belles dentelles 1, 2, 3, 4, 5, 10 cents,
Braids fantaisie, au choix, 1 cent la verge,
Broderies couleur de 3c à 10 cents la verge,
Dentelles flouncing, 25 cents la verge.

GRENADINE LAINE, 7½ cents la verge

GRENADINE SOIE 25 cents

Mouchoirs de poche, 3c et 4 cents,
Mouchoirs en soie 19c, 23c et 29 cents,
Ruban au choix, 3c et 5 cents la verge,
Boutons 3 cents la carte de 2 douzaines.

Gants pour Dames, toutes les couleurs nouvelles

Seulement 5c, toujours vendus à 30c

Ornements pour robes, 1c, 3c et 5 cents,
Etoffes à robes, 10c, 12c et 15 cents,
Mousseline Blanche, 3c, 6c et 10 cents,
Velings, toutes couleurs, 5 cents

CACHEMIRES NOIR ET COULEUR

Tous les prix considérablement réduits.

Chaussettes pour hommes, 5 cents et 10 cents. — Flanelle grise, 9 cents.

EAU DE FLORIDE A 35 CENTS

Damas, 10 cents la verge. En - tout - cas, 25 cents.

TWEEDS, 35, 40, 45 ET 50 CENTS

Rien que de la marchandise de choix

Toiles, Cotons, Corps et Caleçons Gants, Flanelles, Chemises, Bretelles, Blouses, Parapluies, Flanellettes, Circulaires caoutchouc et une foule d'autres marchandises

A DES PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE.

On obtient ces merveilles de bon marché à l'ancien magasin

JOS. DAGENAIS
221, Rue St-Laurent, Montreal,

MAISONS RECOMMANDÉES

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC
Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 37, rue Saint-Jean

MONTREAL
RESTAURANT OCCIDENTAL
 121, rue Vitruv, Montréal

GEORGES CHARTRAND
 1634, Notre-Dame
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
 Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro
180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
 Édifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,
 ARCHITECTE
 Successeur de feu Victor Bourgeon
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
 Architecte et Mesureur
 897, RUE STE-CATHERINE
 Entre les rues Delorimier et Parthenais
 Montréal

J. EMILE VANIER,
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
 ARCHITECTES
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
 Tél. Bell 1800 MONTREAL

DR J. LABONTE
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 258, RUE ST-LAURENT
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

A. HURTEAU & FRERES
 MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE
22, rue Sanguinet, Montréal
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone
 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
 Téléphone 140

G. MANN
 ARCHITECTE
 New - York Life Building
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.
EMILE TRUDEL, EMILE DEMERS,
 LIBRAIRIE NOUVELLE
TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel
 Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.



LES TORTURES CORPORELLES
 Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla l'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.

PACIFIQUE CANADIEN

COMMENÇANT LUNDI, 22 JUIN 1891
 Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor
 Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston,—*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
 Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.
 Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 12.30 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. †*8.30 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +*8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +*8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.30 p.m.
 De la Gare du carré Dalhousie :
 Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.
 De St-Lambert
 Chambly et Marrieville 9.00 a.m., se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 8.30 a.m. de la gare Bonaventure.
 Marrieville, St-Césaire, Farnham, 5.25 p.m. se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 5.00 de la gare Bonaventure.
 † Samedis exceptés. † Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE
 AUTOGRAPH OF THE GENUINE
HARTSHORN'S
 Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

Voitures d'Enfants !

En JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Ainsi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. Escompte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON
 Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût. Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mouchoirs, Parapluies, etc.

BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES

EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALOIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTÉE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THOS. LEEING & CIE., Seuls Agents

PISO'S CURE FOR CONSUMPTION
 Le Meilleur Remède pour la toux
 En vente dans toutes les Pharmacies.
 25 CTS

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de NOMBREUX TÉMOIGNAGES. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Riv. Sœur A. Boire, de l'Hopital Général de St-Boniface, Manitoba, dit :

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. SŒUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890 :

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franco par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE
L. ROBITAILLE, Pharmacien
 JOLLETTE, P. Q.

LAURENT LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.

Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE?
 PRENEZ LES AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.
 Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

BAUME NASAL
 NE FAILLIT JAMAIS GUÉRIT LE RHUME DE CERVEAU ET LE CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.
SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.
 Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes, ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts. ou \$1.00) en adressant
FULFORD & CO., Brockville, Ont.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
VENTE ANNUELLE
 DE
JUILLET
Grandes Reductions
 dans tous les
DEPARTEMENTS

La balance du surplus de nos marchandises d'été est sacrifiée. Nous sommes déterminés à réduire notre stock

Grande foule depuis le commencement de notre vente. Nous sommes très occupés et nous pouvons dire qu'il y a foule dans tous les départements.

1er ETAGE—Département des Bas, Corps et Caleçons

- Bon Bas en couleurs pour dames, 12⁴c la paire.
- Bas en coton noir, couleurs garanties, 15c la paire.
- Bas en fil noir, depuis 40c la paire.
- Bas en cachemire noir, 19c la paire.
- Bas en soie noir, 75c la paire.

ETC., ETC., ETC.

JOHN MURPHY & CIE
 Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre
 Au comptant et à un seul prix
 Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ
 Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
 Pour **FORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
 sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
 Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
 Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marsailhou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Marionette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Lafour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
 11c. pour les morceaux de 10c.
 J. G. YON,
 1898 rue Sainte-Catherine

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Oubollez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la plastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Oubollez

25870



Soutenant, donnant de la force et de la vigueur

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est une parfaite Nouriture
 Pour les malades et les convalescents.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,983 37
 Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. **J. H. ROUTH & Co.**, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



DE W. D. McLAREN

Est de la plus grande valeur

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 199 rue St-Jacques

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.
 Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
 Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN, Artiste-peintre, No 62, rue St-Jacques, Montréal

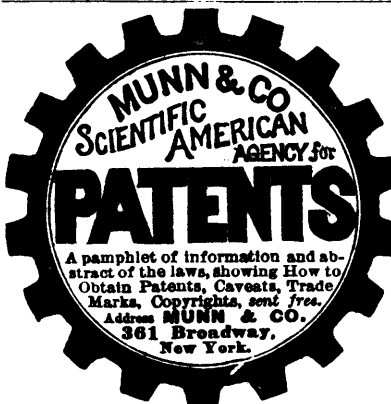


TIRAGE EN JUILLET 1891 le 1er et 15

5134 LOTS VALANT..... \$52,740
 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandes les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address **MUNN & CO.** 361 Broadway, New York.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins de l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Paul Conrad
J. A. Early

Commissaires
 Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 11 AOUT 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054 80

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
 Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1;

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes et nous payons tous les frais d'Express; les BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez: **PAUL CONRAD**, NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mil neuf cent dix-neuf.